

Catéchèse

Patrick Brisebois



alfo

CATÉCHÈSE

DU MÊME AUTEUR

Que jeunesse trépassse, Montréal, L'Effet Pourpre, 1999.

Trépanés, Montréal, L'Effet Pourpre, 2000.

Chant pour enfants morts, Montréal, L'Effet Pourpre, 2003.

Carcasses au crépuscule (poésie), Montréal, L'Effet Pourpre,
2002.

Patrick Brisebois

Catéchèse

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
Canada**

Brisebois, Patrick, 1971-

Catéchèse

ISBN 2-923550-01-3

I. Titre.

PS8553.R543C38 2006

C843'.54

C2006-941412-2

PS9553.R543C38 2006

Les Éditions Alto remercient le Conseil des Arts du Canada
pour son soutien financier.

ISBN : 2-923550-01-3

© Éditions Alto, 2006

C'est dans l'étang que je repose, dans l'eau trouble et les quenouilles, avec toi au centre qui me tiens par la main. C'est auprès de toi que je suis bien, tout au fond. Nos cheveux emmêlés. Telle une bête fidèle à sa maîtresse, je ne me pose aucune question, je te fais confiance, les yeux clos, fermée au monde, perdue et entourée de grenouilles mortes flottant sur le dos à la surface.

L'étang est calme. Nos jours ensemble commencent.



Dans le comté de Mauvouloir, sous l'herbe folle et les années creuses, les morts ne reposent pas en paix. Des montagnes aux larges épaules se tiennent côte à côte pour les empêcher de sortir. C'est un endroit où tout le monde se connaît, où chaque jour est le même. Les vieillards fument la pipe, les enfants jouent dans la rue pendant que leurs parents labourent la terre. Les religieuses restent

enfermées dans le couvent. Le curé combat ses pensées impures. Les rires mesquins, les soupirs poussés pour retenir la tristesse. Le désespoir de ces gens qui existent à peine coule sur la peau de Violaine Murray. C'est un univers secret dans lequel les habitants s'entremêlent avec les morts, au rythme des saisons. Ce sont les vivants de Mauvouloir.

Les sœurs du couvent de Sainte-Marie-la-Blanche se réveillent chacune dans leur chambre, en paix. Le reste du monde ne songe plus aux flammes et au sang au milieu de ces années folles, la poussière de la Grande Guerre est bien cachée sous les tapis des chaumières. Sœur Daphné, la novice du couvent, sort de son lit et s'agenouille pour prier. Elle se relève, verse de l'eau froide dans un bol et se lave le visage.

Hier, Violaine a vu un canard plonger dans la rivière et des corneilles craillant qui volaient entre les arbres gris. Deux goélands se disputaient un repas invisible. Quelques rares nuages chatouillaient la cime des montagnes.

La journée est belle autour de la maison. La bibliothèque de la chambre de Violaine déborde, les livres courent partout et foncent dans la poussière. Au petit matin, Félicité, sa mère, a ouvert les fenêtres. Violaine a froid aux bras. Elle remonte sa couverture. L'antique grange dans la cour a des yeux profonds et son regard est posé sur elle. En bas, dans la cuisine, les pommes de terre du garde-manger, couvertes de doigts de squelettes, tentent de sortir du sac en toile.

Bleu cahier de catéchèse. La plume de Violaine le barbouille de mots durs, de frimousses hantées. Aucune chanson ne se perd pour l'oreille attentive. Le chant de la nature sonne, pulse dans les peaux fraîches et les chaleurs humaines. Le printemps est salé et le sol, neuf. Avec la

fonte du printemps, les morts du cimetière, enterrés une fois de plus par la neige qui recouvrait leur pierre tombale, respirent maintenant un peu mieux. À Mauvouloir, il en a toujours été ainsi. Ce monde lui convient. Elle voit qu'il lui fera du bien, qu'il lui sera bon. Elle se pose sans cesse des questions sur son avenir. À l'âge de vingt ans, dans deux ans, elle voudrait quitter la région et aller vivre dans la Grande Ville. Elle pourrait étudier, travailler, devenir une femme moderne, une savante ou une artiste reconnue. Elle pourrait aussi, et cela lui semble plus réaliste, rejoindre les sœurs au couvent de Sainte-Marie-la-Blanche. Pas être la vieille fille, la risée du village. Ou épouser un homme de la région. Or, le mariage lui fait horreur. Comme si elle savait depuis toujours qu'elle ne ferait pas partie des simples mortels. Pas même d'une famille.

Les pieuses Murray sont blondes et jolies toutes les trois. En ne regardant que leur visage, on pourrait les confondre. Enfermées à la maison ou à l'église, elles contemplent les saintes icônes sur les murs. La Trinité Murray. Personne ne douterait jamais de leur foi. Elles ont les yeux d'un bleu azur. Félicité, trente-cinq ans, attache ses cheveux en toque, ce qui lui donne un air farouche avec ses robes noires. Violaine porte les cheveux courts et des robes de soirée en plein jour, osées, colorées, à la mode de la Grande Ville, les bras et les genoux à découvert et de nombreux et brillants colliers pour couvrir, en partie, son décolleté. Avec ses tenues, elle est jalouée et détestée par de nombreuses femmes du village, mères et filles, surtout par celles des rangs, celles travaillant à la ferme, vêtues de robes grises et rugueuses. Les hommes lui sourient. Les anciens prennent un air de dépit en la croisant dans la rue.

La petite Madeleine, âgée de huit ans, est bouclée tel un ange de chromo. Elle n'est que sourire et joie de vivre.

Quand on est avec elle, on voudrait redevenir enfant et l'accompagner dans ses jeux de princesses à sauver dans cette forêt où se terrent des fées immortelles.

Violaine possède une bibliothèque bien fournie et il lui arrive de prendre une dizaine de livres, ses préférés, comme *Le Jaune et le Noir*, de les déposer sur le bureau et de les contempler sans les lire. Elle aime aussi écrire des poèmes dans son cahier bleu, vidant beaucoup d'encriers, voyant les mots comme des couleurs. Elle les applique comme un peintre travaillerait un tableau, se laisse inspirer par la nuit, le vent dans les champs, les craquements du vieux chêne près de la maison. Elle a souvent l'impression que les mots ne viennent pas d'elle, mais d'ailleurs. Quelque chose, quelqu'un, se joue d'elle : *Tu vois ces morts dans l'eau, ces chevelures sorties des marées, des criques, des rivières et des marécages ? C'est moi. Et je te tiens.*



Une nuit, la petite Madeleine Murray se réveille en sursaut, en criant. La vision, encore. Dans la Grande Ville, un immeuble en flammes avec des gens à l'intérieur. La chaleur est intense. Elle voit l'homme, dans la maison, hurlant de douleur. Tout ça se passe très vite, tout brûle rapidement derrière le front bouillant et en sueur de la petite Madeleine Murray. Félicité entre dans la chambre et se couche auprès d'elle pour la consoler. Elle lui replace une mèche blonde avec sa main tendre sentant l'eau de Javel.

— Chuuut, ce n'est rien, ce n'est rien...

— Maman, c'était mon mauvais rêve... Cette fois il était encore plus vrai. Je voyais de plus près le monsieur. C'était le cousin Hubert. Il me regardait... Ses yeux étaient rouges... Il voulait m'avertir...



Sue, à l'aube, dans la forêt, écrase une cigarette sous son mocassin en contemplant les dernières étoiles et retourne dans la cabane. Une autre nuit d'insomnie. Elle fait les cent pas, s'assied devant le miroir du bureau couvert de toiles d'araignées, contemple sa peau cuivrée, ses yeux verts, ses cheveux noirs qui descendent jusqu'aux reins. Sur le bureau, une statuette décolorée de la Vierge la regarde avec douceur, montrant ses paumes dans un geste de béatitude. Elle la lance à travers la pièce. La statuette éclate contre le mur. Sue ne croira jamais au Dieu des Blancs, ni à cette Vierge de pacotille. Elle tente d'allumer un feu pour repousser l'humidité glaciale de la cabane. Il n'y a plus de papier journal. Elle sort le contenu d'une boîte ayant appartenu à sa mère : de vieux ouvrages religieux. Les pages de la Bible seront parfaites. Dans la forêt, les corneilles continuent de dormir. Les étoiles s'éteignent. Demain, elle y sera, dans cette Ville sainte. On l'attend.



La matinée est fraîche et le village de Sainte-Virginie accueille Sue sous un ciel d'acier, entre des montagnes écrasées les unes contre les autres. Elle saute de la carriole et remonte son collet de fourrure blanche. Ses cheveux noirs cachent ses yeux fatigués. La fumée d'une cigarette flotte devant elle comme un mince fantôme dansant. Un homme descend du cheval et retire son chapeau. Son visage est fermé, taciturne, traversé de vieilles cicatrices. C'est un Indien des terres du Nord, un trappeur de Windikouk. Il décharge les bagages de Sue. Elle tient dans ses bras un chiot noir. Sa mère l'ayant avertie de son arrivée, Violaine sort les aider.

— Ce chien est un présent pour vous, dit Sue.

— Oh !

— Mignon, n'est-ce pas ?

— Il est adorable !

Sue dépose le chiot et celui-ci se sauve directement à l'intérieur de la maison.

La chambre est exigüe et sent la poussière. Un lit, un bureau et une chaise. De vieux rideaux à la fenêtre et un Christ en croix sur le mur, à la tête du lit.

— Voilà, dit l'Indien. Je reviendrai bientôt avec les chiens.

Il repart sans ajouter un mot. Sue s'assoit sur la chaise et allume une autre cigarette. Violaine fait mine d'éventer la fumée.

— On ne peut pas fumer dans la maison ! Ma mère l'interdit !

— Ah oui ?

— Tu m'en offres une ?

— Bien sûr.

Sue lui tend une cigarette.

— Moi, c'est Violaine. J'ai une sœur cadette, Madeleine. Elle n'est pas ici. Elle doit être partie jouer.

— Moi, c'est Sue.

— Ma mère n'a pas pu t'accueillir ; elle est malade et préfère garder le lit. Elle dit qu'elle a une grosse grippe, elle viendra te voir quand elle se sentira mieux.

— Ce n'est pas grave.

— L'homme, c'était ton père ?

— Oui. En quelque sorte.

— Tu es une Indienne ?

— Mon père l'est. Iroquois. Ma mère est morte depuis longtemps.

— Oh, désolée.

— Ça va.

— Il n'avait pas l'air trop bavard. Tu viens de Windikouk ?

— Oui. On ne peut pas venir de bien loin quand on habite dans la région. Tu es née ici ?

— Oui. Née Murray à Sainte-Virginie et future enterrée Murray de Sainte-Virginie ! La grande vie emmurée !

Sue rit. Violaine la trouve belle. Elle a la peau hâlée, les lèvres rouges et un sourire très grand. Blanc et franc.

— Parle-moi de ton village, Sue.

— D'accord, si tu m'aides avec mes affaires.

Violaine, curieuse, fouille dans ses valises. Cela ne semble pas déranger Sue. Elle la regarde faire en fumant. Violaine extirpe un livre et singe l'indignation en voyant le titre.

— Oh ! *La Fleur du Mal* ! Il faudra brûler ce livre, chère Sue !

Cette fois, Sue ne rit pas. Par la fenêtre, elle fixe sans bouger le clocher de l'église, sur fond de nuages gris teintés de violet.



Le jour même, les travaux ménagers commencent pour Sue. Préparer les repas, laver la vaisselle, faire la lessive, balayer, épousseter, cirer le plancher et garder Madeleine, qui n'est pas à l'école durant l'été. Elle est travaillante, rapide, efficace, et les corvées sont terminées avant le début de la soirée. Ainsi, les filles de Félicité ne se salissent pas les mains, elles restent pures. Pas de pureté pour la métisse. Félicité peut gérer le magasin sans se soucier de la maison, de Madeleine. Berthe, une employée, a la responsabilité du magasin quand Félicité doit faire les comptes. Elle en fait souvent une maladie. Se tromper d'un seul sou est une catastrophe et elle doit tout recalculer. C'est une question d'équilibre, de clarté, de propreté. Quand le monde est en ordre, les êtres qui y vivent se portent mieux et les mauvaises pensées se font plus rares. Certains jours, Félicité reste à la maison, disant qu'elle ne se sent pas bien, et garde le lit. Dans ces moments, Violaine va donner un coup de main à Berthe au magasin.

Madeleine joue dans le jardin en chantonnant une comptine. Sue prépare une poule qu'elle est allée chercher chez un fermier et qu'elle a égorgée elle-même sur place. Debout devant la table de cuisine, sans parler et comme si elle ne pensait à rien, elle la plume.



Avant le chant du coq, Sue, accompagnée de ses deux chiens-loups, traverse Sainte-Virginie. Le village est encore

tout gonflé de sommeil, sans âme qui vive. C'est le moment qu'elle préfère, où elle n'a pas à se préoccuper des mortels. Cet instant lui appartient. En se levant, elle se brosse les cheveux, enfile une chemise et un pantalon d'homme, met ses bottes de cuir et sort de la maison. Dans la cour, les chiens l'attendent. Elle leur donne les restes du souper de la veille, puis les détache. Ils la suivent jusque dans la forêt et ensuite à la rivière, où ils peuvent s'abreuver.

Elle va vérifier ses pièges. Aucun lièvre n'a été pris, mais un renard y a laissé une patte, grugée jusqu'à l'os. Il ne doit pas être bien loin, le sang est encore frais. Elle lance les chiens sur sa piste. Il se cachait derrière une souche, le souffle court. Les chiens, chacun de leur côté, le poussent à fuir dans la direction de leur maîtresse. Vite comme l'éclair, elle le saisit par la queue et le poignarde avant même qu'il n'ait le temps de la mordre au bras. Elle dégage l'arc et le carquois de flèches du sac et y fourre le corps du renard.

Sur le chemin du retour, les chiens prennent par surprise quelques perdrix à l'orée du bois et dans les champs. Elle en abat trois. Ils lui ramènent les oiseaux transpercés par les flèches.

Les mains tachées de sang, elle revient à la maison des Murray, et se nettoie. Elle a tout juste le temps de préparer le déjeuner.

Vivre à Sainte-Virginie, c'est un peu comme vivre entre deux chaises. Ne pas savoir comment et où s'asseoir exactement. Sentir que la patte d'une des deux peut se rompre à tout moment. Il suffirait que le niveau d'eau du fleuve monte légèrement pour que le village et ses habitants aillent rejoindre Poséidon et ses vilaines sirènes. Autour, les montagnes cachent la vue. La route du Nord menant au village de Windikouk parcourt une sombre forêt qu'il est préférable d'éviter à la nuit tombée, même en voiture. Plus d'une s'est retrouvée coincée entre deux arbres, sans pouvoir s'en dégager. Sainte-Virginie et ses maisons aux allures de sorcières bossues aux yeux éteints. Là où aller à l'école, à la messe ou au travail attire les monstres dans son sillage.

Les jours d'orage, comme aujourd'hui, la rivière déborde et l'on a de l'eau jusqu'aux mollets dans certaines rues. Les rares maisons sur pilotis lèvent le nez sur les crues imprévisibles de la rivière. Les autres, comme celle des Murray, laissent leur cave s'emplier d'eau sale. Une cave bonne que

pour les rats, les cloportes, les meubles sans pattes et les poupées démembrées.

Les bras de Violaine sont engourdis. Elle a l'impression qu'elle pourrait les détacher. Les draps frais autour d'elle. Pierrot, le chiot noir, donne un coup de langue sur son pied qui dépasse du lit. Elle est en retard pour le travail. Le magasin se débrouillera bien un instant sans elle. Et puis Berthe y est sûrement.

Elle se lève et va manger. Félicité entre dans la cuisine et se penche sur elle, hume ses cheveux, trouve qu'elle sent bon, comme quand elle était petite.

— Maman, Sue est-elle levée ?

— Elle est partie tôt ce matin. Elle a deux gros chiens et je ne veux pas qu'ils entrent dans la maison. Je lui ai expliqué formellement. Et j'ai sorti Pierrot aussi. Il a fait un dégât.

Violaine se prépare, s'habille et sort de la maison, marche jusqu'au magasin en empruntant le trottoir de bois qui longe les rues boueuses, son dos frappé par la pluie grise. Son parapluie est brisé, mais elle n'est plus très loin du magasin. Le bruit des voitures à moteur et des charrettes dans la rue Saint-Pierre. Les chevaux peinent à avancer dans toute cette boue. Sainte-Virginie grouille de fantômes. Privés de leur passé, ils ont des regards dépourvus de souvenirs. Violaine les observe. Elle les connaît tous trop bien. Rien ne les attend à la fin du jour. Son existence à elle est remplie d'eau froide, de *Petit Catéchisme*, de livres interdits, de robes moites au parfum de pompes funèbres.

D'un pied agile, elle saute par-dessus un trou d'eau. Ce n'est pas possible de continuer ainsi, pense-t-elle, il faut

faire quelque chose, la mère doit se trouver un nouvel époux, un homme qui la sortira du magasin, qui l'aimera, si cela se peut. Le commerce n'est pas bon pour elle, une femme respectable se doit de rester à la maison et d'élever une famille. Ou prendre le voile. Pas marchander, faire des inventaires, commander des produits, compter l'argent. Il lui faudrait des rayons de soleil doux et chauds comme les berceuses de son père.

Elle entre dans le magasin. Les clochettes tintent. L'endroit sent le tabac, les épices, le cuir, la réglisse et la sueur de Monsieur Alphonse qui flâne devant le comptoir, comme à tous les jours. Il est ventru et a le rire facile. Il jette la cendre de son cigare sur le plancher.

— Violaine ! Un peu plus et Berthe me débauchait en ton absence !

— Bonjour, Monsieur Alphonse.

Berthe, une vieille fille sèche, est brune, pâle, quelconque. Elle ignore son éternel soupirant et lance un bout de chiffon à Violaine pour qu'elle s'essuie le visage. Elle ne la salue pas et détourne le regard, lui montre qu'elle est fâchée. Une heure de retard. Jamais elle n'oserait lui crier par la tête ou même hausser le ton. Berthe a connu son père. Trop connu, aux dires de Félicité. Mort d'une chute dans la forêt. À cette époque, Monsieur Alphonse et lui étaient amis. Ils travaillaient sur les chantiers. C'est lui qui l'a cherché, après plusieurs jours d'absence, et qui l'a trouvé, empalé sur une branche, au creux d'un fossé grouillant de racines. Il y a d'autres versions à cette histoire. Certains villageois disent que Monsieur Alphonse savait que Berthe était amoureuse de Murray, mais ce ne sont que des rumeurs qu'il faut garder pour soi. Félicité pleure encore sur la tombe de son défunt mari. Depuis ce

drame, Berthe ne regarde jamais Félicité en face. Ni Violaine, ni Madeleine.

La porte s'ouvre brusquement. Violaine, Monsieur Alphonse et Berthe sursautent. Deux molosses entrent en trombe dans le magasin, la langue pendante et écumante, complètement trempés. Pierrot les suit.

— Les chiens ! Les chiens sont lousses ! Maudite Indienne et ses maudits chiens sales ! s'exclame Berthe.

Les bêtes s'approchent de Violaine, la sentent, la lèchent, salissent sa robe avec leurs pattes couvertes de boue. Pierrot, surexcité, se met à japper. Il mordille ses parents Sirius et Fenra pour jouer. Un éclair frappe tout près et le ciel gronde, Sue entre sans refermer la porte derrière elle. Elle envoie à Violaine un rictus gêné. Ses épais cheveux sombres ruissellent et lui cachent un œil. Violaine devine qu'elle a bu. Elle n'a sûrement pas dormi de la nuit. Violaine devient nerveuse, ne voit plus rien autour d'elle. Le vent s'engouffre. Son chapeau cloche quitte sa tête et va rouler dans un coin poussiéreux.

— On a surpris Pierrot en train de te suivre et on a décidé de l'imiter ! dit Sue. Tu ne nous voyais pas ?

— J'étais pressée.

— Dehors, les chiens ! crie Berthe à l'endroit de Sue.

— Mais ce n'est qu'un petit chien ! proteste soudain Violaine. Il ne peut pas faire beaucoup de mal, il est haut comme trois pommes !

Sue rappelle ses deux chiens-loups et sort du magasin en riant. Violaine s'essuie le visage puis s'occupe de nettoyer la boue sur le plancher. Monsieur Alphonse, silencieux, tire une bouffée de son cigare. Il la lorgne alors

qu'elle s'agenouille. Berthe le surprend, mais fait comme si de rien n'était et range les pots de confiture. Pierrot cherche le chat dans l'arrière-boutique.



Le bel après-midi d'un autre été. Violaine, alors âgée de quatre ans, marche tranquillement dans la rue. Elle est nue. Le matin, Félicité l'habille, mais elle n'est pas confortable dans ses vêtements et lorsque sa mère a le dos tourné, elle en profite et enlève tout, se sauve, va faire un tour jusqu'au coin de la rue, vers la rivière, puis revient. Elle aime sentir la chaleur du soleil sur sa peau, sur ses cheveux.

La porte d'une maison voisine s'ouvre avec fracas. Une vieille femme, les cheveux gris en bataille, vêtue d'une robe sale et usée, en sort, furieuse. Elle crie, les yeux exorbités, descend du balcon et se dirige vers la petite en tenant un balai en l'air pour la frapper.

— Petite traînée ! C'est un péché ! Tu mérites d'être punie !

Violaine se sauve à toute vitesse. Elle devine dans son dos la vieille femme. Sûrement une sorcière. Le balai passe à deux doigts au-dessus de sa tête. Elle court, court, mais la femme la poursuit toujours. Cela semble durer une éternité et Violaine pense très fort à sa mère pour qu'elle vienne à son aide et surtout à la Vierge Marie et regrette de ne pas connaître par cœur la prière de Marie pleine de grâce priez pour nous pécheurs vous êtes bénie parmi toutes les femmes, de toujours se tromper quand elle la récite le soir, au pied du lit, avant de dormir.

Elle parvient à se réfugier chez elle et Félicité sermonne la voisine.



Depuis, Violaine se méfie toujours des vieilles femmes, même de ses grands-mères. Pour elle, ce sont toutes des sorcières. Elle, ne vieillira pas. Sa mère ne vieillira pas non plus. Elle connaît maintenant tous les mots des prières pour ne pas devenir une vieille servante du Mal. Elle sera une sainte, pas une créature des ténèbres souillée d'eau vaseuse et d'algues nauséabondes.



Les lettres que Violaine reçoit se font rares. On ne pense plus à elle. Il n'y a que son cousin Hubert, parti dans la Grande Ville depuis des années, ayant réussi dans les affaires, qui lui écrit à l'occasion et surtout lui envoie des robes, des chapeaux, des bijoux et des souliers provenant d'ailleurs. Elle croit qu'il est amoureux fou d'elle, mais sait qu'il ne l'avouera jamais. Pour faire diversion, il envoie aussi des cadeaux à Félicité et à Madeleine. Sa sœur bondit de joie à chaque poupée reçue. Ses poupées s'accumulent l'une par-dessus l'autre. Quand elles sont brisées, elles se retrouvent vite à la cave, dans le cimetière des jouets et des objets inutiles. Félicité, toujours en deuil, range les coûteuses parures qu'elle reçoit dans sa garde-robe. « Pour les grandes occasions », dit-elle. Elle ne les sort jamais ou presque. Les robes de soirée sont magnifiques, mais ce n'est plus de son âge. Robes noires et cheveux attachés lui suffisent.

Un jour, le cousin Hubert reviendra, pour vrai – pas seulement pour la période des fêtes – et il déclarera sa flamme à sa cousine. Violaine s'en doute. Il lui dira qu'il se brûle d'amour pour elle. Elle ne sait pas comment elle réagira à ce moment. Le cousin Hubert est gentil, charmant, mais il lui manque quelque chose. Elle ne sait pas

quoi au juste. Sue est rustre, parfois vulgaire, mais auprès de l'Indienne elle perd sa constance, a froid, chaud, cherche ses mots. Ce n'est pas comme avec Hubert. Comme avec les garçons.



Une semaine passe à Mauvouloir. Violaine marche dans la rue Saint-Pierre, revenant du magasin. Un vieil homme est face au mur d'une maison. Il lève les jambes et bouge les bras, semblant déterminé à continuer sa route, même s'il doit pour cela traverser le mur. Elle ne voit pas son visage.

De retour chez elle, elle croise Sue tenant une canne à pêche.

— Tu veux venir pêcher avec moi ? Je vais ramener de la truite pour le souper.

— Oui ! Mais je dois aller me changer avant. Je ne veux pas me salir.

Elle entre dans la maison et tombe sur Madeleine, surexcitée, qui fonce sur elle.

— Violaine ! Je t'attendais ! Aujourd'hui, j'ai rencontré une fée dans la forêt, près de l'étang. Une vraie fée, belle et gentille avec plein de papillons rouges autour d'elle.

— Laisse-moi tranquille.

— Je ne te raconte pas un mensonge ! Elle était tellement belle ! Toute sa peau était verte ! Et ses cheveux ! Et ses yeux !

Violaine l'écoute à peine. Elle entre dans sa chambre, se déshabille et enfille une vieille robe.

Dans la forêt, à la rivière, elle sera enfin seule avec Sue, pour la première fois. Elle l'aidera à attraper les truites, elles riront ensemble quand elles se débattront et glisseront entre leurs doigts. Auprès de Sue. Son odeur. Ses cheveux. Peut-être qu'elle la laissera lui faire des tresses, qu'elle pourra effleurer la peau de son cou, de ses joues.



Avant le printemps, Violaine était restée plusieurs jours au lit. Neurasthénie, anémie, phtisie, chlorose, le docteur Bouchard n'a jamais su exactement l'origine de son Mal. Ses cheveux détremvés qui séchaient, raides comme des tisonniers sur l'oreiller. Les nœuds devenus indémêlables, il a fallu les couper. Elle agrippait le drap, se mordait les lèvres jusqu'au sang comme si elle accouchait. Sa mère disait au docteur qu'il soignait une enfant trop capricieuse. Violaine avait peur de voir sa chair lacérée de plaies de lit. Sa mère l'accusait d'être folle, de trop aimer les filles. Une élève de l'école était venue rapporter que Violaine avait embrassé une élève dans le champ de maïs. Félicité s'était mise à psalmodier Ô petit Jésus pardonnez à ma fille elle était inconsciente et sotte et si étourdie. Au lit, Violaine avait une odeur âcre. Son visage était constamment en sueur et ses jambes tremblaient. Un radeau qui prend l'eau, avec des cordes usées, pourries. Elle demandait à la Grande Faucheuse de l'emmenner avec elle pour en finir une bonne fois pour toutes.

— Les squelettes restent cachés dans les placards... Le monde est à refaire, c'est comme une guerre sans fin et l'eau des morts monte... Autour de l'étang, tout le monde y passera... Mes trous aspirent tout... J'ai attendu longtemps, j'ai enlevé mes vêtements, puis ma peau... Les gens que j'aime se sauvent par la fenêtre et ne me parlent plus... Ce n'est qu'une illusion, encore... Je veux me

cachez, quitter ce monde pour un autre... Toujours en attente de quelque chose... Ce qui est impossible ailleurs pourrait se réaliser ici.... Pour moi... Juste pour moi...

Le curé Lelièvre, les yeux injectés de sang, est venu la voir à son chevet. Prières pour son âme, pour sa santé. Il la croyait possédée par quelque chose d'impur et jurait par tous les saints de vaincre son Mal. Elle deviendrait une miraculée de Dieu et lui, un sauveur. Il posait sa main sur son front. Quand elle dormait et que Félicité était à la cuisine, il laissait sa main descendre sur ses épaules et ses bras, son ventre. La poitrine de Violaine si près de sa main, qui montait et descendait. Le galbe blanc. Je te ferai sœur du couvent de Sainte-Marie-la-Blanche, pensait-il. Nous serons réunis par la Volonté de notre Seigneur. Ensemble sous Son toit. Pas de péché. Juste toi et moi, ma Violaine que j'adore.

Madeleine venait parfois la voir, le soir, en cachette. Ses doigts mêlés aux siens. Violaine ne voulait plus lâcher la main de sa sœur. Madeleine disait pour rire qu'elles allaient se marier. Elle était le prince charmant tombé amoureux de la blancheur de Violaine.

— Violaine, tu crois que tu vas mourir ?

— Un jour, oui, mais je serai très âgée. Toi aussi, tu seras vieille. Nous serons toutes les deux tellement vieilles que nous ne saurons même plus si nous sommes des sœurs ou même des mortes ! Deux sorcières infectes. Mais je ne veux pas. On se reconnaîtra et nous serons réunies au Paradis.

— Pouah !

Madeleine trouvait sa sœur trop sérieuse. Violaine lisait beaucoup de livres au lit et Madeleine croyait qu'elle devait être très intelligente après toutes ces lectures, plus intelligente qu'elle en tout cas. Violaine avait beau ne plus bouger par crainte de tout briser. Elle avait beau ne plus dire un mot – elle sentait que ses paroles n'étaient que sarcasmes et pièges d'une adolescente, qu'une enfant ne méritait pas d'entendre cela –, elle perdait déjà sa sœur Madeleine.

Une pluie drue tombe à la frontière américaine. Les voitures ralentissent au poste de douane. Sauf pour des fouilles de quelques minutes, tout se déroule très bien. Le curé Lelièvre avance sa voiture, ralentit, s'immobilise et baisse la glace. La pluie s'acharne sur le toit. Le douanier, vêtu d'un ciré, la pluie tombant sur ses épaules et rebondissant dans la voiture, se penche vers lui.

— Bonjour, monsieur le curé ! Je n'étais pas certain que c'était vous, on n'y voit rien ! Vous allez bien ?

— Ah, ça peut pas aller mieux. J'adore voyager en voiture. C'est plus plaisant que le train, moins endormant surtout.

— Vous arrivez de Boston ?

— Exactement... Séminaire, conférences.

— Rien d'autre à déclarer que la Bonne Nouvelle ?

— C'est déjà beaucoup !

— Dans ce cas, je vais vous souhaiter un bon voyage, monsieur le curé. La route est encore longue jusqu'à Mauvoulour. Et il faut être doublement prudent avec ce temps.

— Merci bien ! On se revoit bientôt !

Il s'apprête à repartir.

— Ah oui ! J'ai quelque chose à déclarer.

— Vraiment ?

— Oui. Regarde sur la banquette arrière. La Madone en personne. Elle vient de loin, il paraît. D'Italie !

Le douanier regarde sur le siège arrière de la voiture. Le curé soulève l'épaisse couverture de laine qui dissimulait la statue.

— Sainte ! Une beauté rare ! Mais pourquoi elle est couverte de rouge ? Elle pleure du sang ou c'est de la peinture ?

— C'est une très vieille statue. Je l'ai retrouvée dans un grenier, entre deux boîtes, couverte de poussière, parmi d'autres objets. La peinture rouge est probablement l'œuvre de voyous qui sont maintenant nos lointains ancêtres. Une fois rafistolée, elle retrouvera son éclat d'antan. C'est un présent pour les sœurs de Sainte-Marie-la-Blanche.

— Eh bien, j'aurai tout vu ! De l'alcool de contrebande, des pots remplis de sable de Floride, des gens cachés dans les coffres, à moitié asphyxiés, et maintenant une Vierge ensanglantée. Allez, bonne route !

Le curé monte la glace et repart. La pluie redouble d'intensité. Bruit sourd de mitraille. L'intérieur de la Ford T replonge dans l'obscurité.



Violaine erre dans le couvent des sœurs de Sainte-Marie-la-Blanche. Les laïcs peuvent y aller une fois par semaine. Sur les conseils de sa mère, elle s'est vêtue convenablement. Robe longue et cheveux dissimulés. Elle se promène avec sœur Daphné, qui lui résume l'histoire de la fondation du couvent. Sœur Daphné n'est pas très grande, elle disparaît sous sa coiffe. À la chapelle, elle demande à Violaine si elle souhaite se recueillir pour prier.

— Oui, j'aimerais bien. Merci ma sœur.

Les murs et le plafond de la chapelle sont blancs et plaqués d'or. En plus des statues et des saintes icônes, trois cents sœurs vivent dans ce couvent. Quand l'une d'elles meurt, sa dépouille est enterrée dans un cimetière privé, dans l'arrière-cour. Une même pierre tombale pour toutes. Blanche, en forme d'incisive, ornée d'une croix. Auprès de Violaine, sœur Daphné prie pour la sauvegarde des âmes de la région. Elle sent qu'un danger les guette. Elle observe Violaine à ses côtés qui murmure et elle lit sur ses lèvres. Ce n'est pas une prière mais autre chose, d'autres mots :

— Je préfère ne rien posséder plutôt que de ne pas posséder assez. Je pourrais rester ici pour l'éternité et aimer ces gens avec démesure. Offrir tout ce qu'un être peut leur donner. Leur présence comme des plumes d'oiseaux sur le bord de la route et qu'on garde précieusement contre son cœur jusqu'à la tombe. Puis partir, recommencer ailleurs.

Violaine ferme les yeux et voit ceux de Sue, verts dans la noirceur. Depuis quelques jours, elle ne pense qu'à elle. Elle devrait pourtant l'oublier et rester au couvent pour toujours. Sœur Daphné a le même âge qu'elle. Elles pourraient devenir des amies. Une belle amitié chaste. Dans quelques années, les yeux de Sue ne seraient plus qu'un vague souvenir, qu'un léger pincement au cœur. Une chaleur triste lui parcourt le corps, son désir lui donne presque mal au ventre. Sœur Daphné pose une main sur son bras et l'observe avec un air moqueur.

— Je peux savoir à quoi vous songez, Violaine ?

Violaine se retourne vers elle. La tête de sœur Daphné est illuminée par une lueur rose, elle a les traits flous. Il n'y a plus aucun son dans le couvent. On n'entend même plus les cris des goélands, dehors. Violaine referme les yeux et les ouvre après quelques secondes. Le halo qui entourait la tête de la sœur a disparu. Les bruits reviennent, progressivement. Les goélands, puis les pas d'un groupe de sœurs marchant dans le couloir de la chapelle.

— Violaine ? J'ai cru un instant que vous alliez vous évanouir !

— Ce n'est rien. C'était passager. Je crois que je vais partir. Vous m'accompagnez jusqu'à la sortie ?



La nuit est tombée. À l'étage, dans sa chambre, Madeleine essaie de dormir. La seule lumière est celle de la nouvelle lune qui pénètre par la fenêtre. Elle donne aux meubles et aux objets une présence physique inhabituelle. Tout dans la chambre semble plus large, plus noir contre les murs gris. Madeleine se tourne dans son lit, incapable de trouver le sommeil. Pourtant, elle a eu une journée

bien remplie. Elle a couru, glissé, grimpé, sauté, nagé, sans même faire une sieste dans l'après-midi et devrait être fatiguée comme tous les enfants de son âge. Elle soupire sur le ventre, sur le dos, regarde le plafond, les cadres aux dessins naïfs, les meubles, la lune par la fenêtre, le bonhomme dans la lune. Et elle entend un bruit.

Toc.

Elle a maintenant les yeux grands ouverts, frissonne, veut appeler sa mère et lui dire que quelque chose l'effraie dans la chambre. La voix lui manque. Elle est seule. Elle trouve le courage de se lever. Contre elle, ses bras restent raides comme des bâtons. Elle ne peut les bouger.

Toc.

Elle sort du lit et s'avance vers la fenêtre. Le son provient de cette direction. Il y a quelqu'un dehors, se dit-elle, une personne qui tente d'attirer mon attention. Tout semble normal. Au loin, les montagnes, les étoiles. Au ciel, la lune ronde présente que pour elle. Une nuit d'été identique aux autres. Face à la maison, le vieux chêne. Aujourd'hui, elle s'était accrochée à ses branches. Quelque chose qui n'était pas là pendant la journée y est pendu à présent. Au bout d'une corde se balance une grande poupée aux cheveux bouclés. Qui a pu accrocher une poupée à l'arbre ? Et dans quel but ? Ce n'est pas une des siennes, elles sont toutes rangées dans le coffre à jouets, comme sa mère lui demande de le faire. Les autres, les anciennes, les brisées, sont dans la cave avec les vers. La poupée est très maigre et porte les mêmes vêtements qu'elle. Robe rose, souliers rouges, veste blanche. Elle n'a jamais vu une poupée aussi grande et rachitique. Elle devine qu'il ne s'agit pas d'une poupée mais que c'est elle, Madeleine, qui est pendue au chêne. La peau sur les os, séchée et brune, momifiée depuis longtemps. Elle ne peut

distinguer ses traits, il fait trop sombre. La pendue, sans lever la tête, toujours dissimulée sous les cheveux bouclés, lance un objet vers la fenêtre.

Toc.

La phalange d'un doigt. Elle lance ses propres os. Madeleine recule jusqu'au lit et plonge sous les couvertures. Elle se tient la tête à deux mains et comprend pourquoi elle ne réussissait pas à dormir. Il y a quelqu'un dans la chambre, avec elle, qui l'observe dans son lit, tout près. Elle sent son souffle fétide juste au-dessus du lit.

— Viens jouer avec moi, Madeleine... Nous irons jongler... Ou sauter à la corde... Comme il te plaira...

Madeleine réussit enfin à crier. Un instant après, Félicité se précipite dans la chambre et console Madeleine en larmes.



Le bruit de la rivière se fait discret derrière les arbres et les ombres. La sécheresse n'a pas encore découvert tous les coins frais du pays. Cachée du reste du monde, Violaine se baigne dans le courant glacial qui rougit sa peau. Ce n'est pas encore la saison des moustiques. Il n'y a que quelques mouches noires qui tournent autour d'elle en grésillant. Elle marche sur les grosses pierres glissantes, s'accroupit et trempe ses cheveux. Elle voulait aller se baigner dès le début de l'après-midi, mais elle devait accompagner sa mère et sa sœur au cimetière pour se recueillir sur la tombe du père. Le soleil lui brûlait les épaules et les bras. Madeleine ne disait pas un mot. Félicité pleurait à genoux devant la pierre tombale. Violaine avait eu une petite larme, vite évaporée sur sa joue brûlante.

Elle s'imagine vivre une vie resplendissante, une vie de vedette. Elle habiterait dans la Grande Ville, elle y exhiberait sa beauté. Elle se ferait photographe, elle aurait une voix cristalline. Fille coûteuse, délicate. Une *flapper* de luxe. Jambes bronzées étendues sous un parasol, les drinks gratuits avec à la main une bague à rubis serti d'or. Le regard charmant et maquillé de khôl, la bouche rouge et éclatante sous le soleil des riches. Les voitures sur la *main* klaxonneraient à sa vue. Grands magasins. Poupée splendide aux paroles lumineuses. Elle n'aurait jamais plus le souvenir de Sainte-Virginie. Ce n'est qu'un rêve de jeune femme. Des milliers d'autres jeunes femmes rêvent à la même chose qu'elle.

Elle ne voit plus un seul oiseau près de la rivière. Ils tombent comme des mouches sur les rochers. Le lait du village tourne et les habitants se plaignent. Elle sait qu'elle restera prisonnière de Mauvouloir, là où personne ne se parle vraiment, là où les habitants n'aiment plus leurs femmes. Ces dernières la dévisagent avec des yeux qui lui donnent froid dans le dos, chuchotent entre elles leurs secrets de Polichinelle, enviant les richesses de son jeune âge.



Vers la fin de l'après-midi, Madeleine vient la rejoindre en maillot de bain dans leur repère, leur oasis secret. La tranquillité. Le soleil et l'ombre. Le chant des oiseaux qui restent cloués au sol. Par beau temps, elles y vont régulièrement, quand elles ont la permission de Félicité, qu'il n'y a pas de corvées à la maison ou au magasin. Depuis l'arrivée de Sue, elles profitent de leur liberté. Madeleine aime observer le sang à travers sa peau, petites veines bleues sous la lumière éclatante. Le feuillage lui caresse une épaule et l'eau froide lui parle, dans son imaginaire

d'enfant, comme une naïade. Monsieur Alphonse, qui n'habite pas loin, passe parfois pour voir si tout va bien et elles se rhabillent à toute vitesse et lui répondent que oui, tout va bien. Elles se sentent en harmonie ici, avec la terre et ses mains chaudes, comme celles d'un habitant qui, faute de mots, serre fort pour démontrer son amour.

La tête dans les nuages, Violaine songe à Sue. Elle s' imagine avec elle, cachées sous une couverture, seules au monde. Le parfum de ses cheveux de Sauvage, son derrière offert comme une fleur rare, ses doigts qui sentent la cigarette, son haleine d'alcool. Violaine en miettes dans la nuit chaude, Sue lui parlant dans le creux de l'épaule, avec une voix qui semble venir de loin, très loin.



Sue marche dans la forêt avec ses chiens, à la recherche d'objets pour réaliser des sculptures. Effigies composées de branches, de bois mort, d'écorce, de feuilles et de roches. Elle boit au goulot d'une bouteille de caribou puis voit Violaine et Madeleine se baignant dans la rivière. Elle ordonne aux chiens de ne pas faire de bruit, de ne pas bouger et reste assise derrière les arbres, à les observer.



Monsieur Alphonse et Berthe dans le magasin. Ils discutent de choses et d'autres avec le curé Lelièvre. Il leur parle de la statue de la Vierge qu'il vient de ramener des États-Unis. Les sœurs du couvent sont fort heureuses du présent, sauf une, sœur Daphné, qui en a peur.

— Pourquoi donc ? demande Monsieur Alphonse.

— Elle n'aime pas son visage. Elle n'aimait pas toute la peinture rouge qui la recouvrait.

— Les sœurs l'ont nettoyée ? demande Berthe.

— Oui, dehors, et la terre est devenue rouge, comme si on venait d'égorger un agneau. Même propre, sœur Daphné ne veut pas voir la statue. Elle était déjà facilement impressionnable. Une nature fragile, naïve et superstitieuse, mais c'est une bonne fille. Un cœur à la pureté rare.

Sue entre dans le magasin, mais en voyant le curé elle ressort sans mot dire.

— Il y a longtemps que cette Indienne rôde dans les parages ?

— Depuis peu, répond Monsieur Alphonse.

— Depuis quelques jours, précise Berthe. Elle est femme de ménage chez les Murray.

— Ah oui ?

L'homme corpulent offre un cigare au curé. La fumée emplit le magasin.

— À part de ça, vous deux, quand est-ce que vous allez vous décider à vous marier ?

Alphonse rougit.

— Quand elle se rendra compte qu'il n'y a que moi qui lui chante la pomme !

— Mon doux Seigneur au grand jamais ! s'exclame Berthe en se grattant derrière la tête.

C'est son tic nerveux. Elle se gratte à chaque fois qu'une chose la gêne ou la contrarie, c'est-à-dire toujours.



Violaine trouve dans sa chambre, sur le lit, une poupée en bois, peinte de blanc. Un morceau de tissu fleuri en guise de robe, du foin pour les cheveux, de l'encre bleue pour les yeux. Elle la trouve horrible. Madeleine entre dans la chambre.

— C'est quoi ? Oh, une poupée ! Je peux l'avoir ? Je peux jouer avec ?

— Je te l'interdis. Elle m'appartient.

— Allez, s'il te plaît !

— Non !

— Tu es trop grande pour ça ! Je vais le dire à maman !

— Elle n'est pas là, elle est au magasin.

Madeleine réussit à s'emparer de la poupée. Elle trouve une feuille pliée sous la petite robe.

— Donne-moi ça !

Madeleine se sauve dans un coin de la chambre et tourne le dos à sa sœur pour lire la feuille. Violaine tente de la lui arracher des mains, mais Madeleine est plus rapide qu'elle et glisse entre ses bras.

— Je... t'ai... me.

— Quoi ?

— C'est écrit *je t'aime* !

Ce soir, Violaine ne veut plus être seule. Ce soir, elle ferait l'amour. Elle voudrait que quelqu'un vienne la trouver dans sa chambre, mais elle a peur d'en sortir car elle pourrait effaroucher les gens. Peur de se lancer sur la première venue et de l'enlacer, la couvrir de baisers et l'autre la repousserait. Elle n'accepterait pas d'être rejetée. Elle s'habille de manière provocante car c'est l'âme rouge qui lui dit de le faire, elle n'est responsable de rien, c'est l'âme rouge qui lui parle, c'est elle qui décide, c'est elle la vraie voix au fond d'elle et non l'autre, celle que les gens entendent. Elle a pris un couteau dans la cuisine, le fait rouler par le manche entre ses mains, appuie la lame sur sa gorge. Pourquoi n'est-elle pas comme les autres femmes ? Pourquoi ne souhaite-elle pas se marier avec un homme respectable ? Elle aimerait danser et ne plus sentir ses jambes avec de la musique entraînante et rapide, pas les longues valseuses ennuyeuses de sa mère. Elle se coupe une mèche de cheveux et la brûle avec une allumette. Ça sent mauvais. Avec le couteau, en n'appuyant pas trop fort,

elle dessine sur son bras une toile d'araignée blanche et rose. Demain, elle ira la rejoindre.



Violaine est dans la chambre de Sue. Violaine désire mieux la connaître, elle veut qu'elle n'ait pas peur de se confier à elle. Elle veut deviner ses états d'âme, que son passé se mette à couler de toutes parts, comme un toit endommagé, qu'elle se vide sur elle comme de l'eau de pluie.

— Écoute Violaine, celle qui est assise devant toi n'est qu'une catin remplie de sang. Un sang qui, aisément, pourrait être versé pour toi, si on la cassait.

— Tu dis n'importe quoi, tu me fais marcher et je n'apprécie guère. Et puis tes paroles sont répugnantes.

— Je suis comme ça. Je parle directement. Je ne suis pas fleur bleue.

— Et tu veux dormir avec moi !

Sue l'embrasse brutalement. Violaine la laisse faire puis se lève et quitte la chambre. Elle n'essuie pas ses lèvres du revers de sa manche. Elle les goûte avec sa langue, avant de disparaître dans le couloir.



Félicité ouvre la porte de la cave et scrute le bas de l'escalier. Elle a entendu un bruit. Ça ne ressemblait pas à des rats, on aurait dit des voix, des chuchotements.

— Il y a quelqu'un ?

— Oui maman, je suis là, dit Madeleine.

— Que fais-tu dans la cave ?

— Des choses...

— Remonte immédiatement ! Ce n'est pas propre !

— Oui maman, un instant... Je suis avec une amie...

Félicité entend une voix faible qui ressemble à celle de sa fille :

— Vous êtes mes poupées... Aux Patrons et à moi... Ce soir, je vous attacherai de la première à la dernière, comme des prisonnières dans un cachot... Je ne sais pas encore ce que je ferai avec vous... Vous me regardez avec vos grands yeux roses... Vous croyez qu'on va jouer ensemble... Mais c'est la mort qui vous attend, salopes... La mort sans aucune rédemption, ni cérémonie, ni rien...

Les chuchotements continuent. Des lames qui s'entrechoquent, des engrenages, des mécanismes crissant.



Un peu après minuit, Violaine se prépare à dormir. On entend les chiens aboyer, effrayés par quelque chose. Soudain, le sol et la maison tremblent. Les lits brassent. Les meubles, les cadres, les miroirs dansent contre les murs. On dirait que la maison, en carton et habitée par des jouets, va leur tomber sur la tête. Dans la cour, les chiens paniqués ne savent plus où courir. Violaine craint de voir le village s'écrouler, se refermer sur ses habitants dans une immense crevasse, le fleuve les recouvrir tel un drap mortuaire. Ensevelis vivants au cœur de cette terre hantée. Félicité va voir ses filles. Plus de peur que de mal.

Sue ne bouge pas de sa chambre, allongée sur le lit. Pierrot s'est rendormi contre elle après le tremblement de terre. Le silence est revenu dans la maison. Elle ne sait pas si Violaine voudra lui adresser la parole demain. Violaine dit qu'elle a été grossière avec elle et ne veut plus lui parler. Ça lui passera. Ce n'était qu'un baiser. À peine une mouche posée sur ses lèvres. Elle souhaite l'embrasser comme la veille. Violaine n'arrêtait pas de lui poser des questions à propos de son passé, de sa vie à Windikouk. Elle ne répondait rien, ou à peine. C'est sa seule amie ici.

Dehors, les chiens se réveillent à nouveau et aboient. Pierrot lève son museau. Elle est là. Sue sent son odeur de mort, de marécages. Elle pue et suinte de la maison, imprègne les murs. Elle était pourtant disparue à jamais, sous la terre.

Sue discerne la voix de Madeleine, là-haut dans sa chambre.

— L'heure est venue... Les jeunes blondasses vomissent des cafards... Les spectres de demain te rejeteront... Mon orage rouge sera sans pitié... La carcasse du Christ crache du sang, le ciel s'assombrit et les enfants de Mauvoulouir n'osent plus sortir... Je suis revenue... C'est ce que tu dois annoncer... Je suis ta bonne nouvelle... Tu dois dire à ta sœur de retranscrire mes paroles sacrées dans son cahier... C'est le retour aux caillots... Je suis revenue d'entre les morts et la Vierge me craint... Et je ne suis pas la seule...

— *Matchi Skouéou*, femme de malheur, esprit mauvais, ne reviens pas, je te l'ordonne, dit Sue. Jongleuse des os-satures, tu t'amuses dans mon dos, mais je resterai droite et forte, comme mon peuple. Personne ne peut m'avoir.

À l'étage, Madeleine continue à parler dans son sommeil :

— Le Christ dévore les traînées... il les dévore... La lave de tes cuisses coule... Ta chair se décompose... Je danserai sur tes excréments... Tu peux tomber en ruine, t'écrouler en pleurs à tous les pieds, tu resteras seule avec le froid, c'est tout ce qui t'enveloppera, Violaine... Tu ne mérites rien de mieux... À quoi bon te cacher... je t'abattraï... toi et tes semblables...

Le plafond craque. C'est Félicité qui se relève et marche vers la chambre de la petite. Madeleine se tait.



Berthe, chez elle, écoute les chiens aboyer au loin. Le tremblement de terre l'a réveillée et elle sait qu'elle ne retrouvera pas le sommeil. Elle se souvient de l'autre tremblement de terre. C'était le soir et elle allait rejoindre son amant dans la forêt, près des chantiers. Murray. Tu n'es pas comme Félicité, lui disait-il, tu me fais des choses qu'elle ne me fait pas, c'est pour ça que je t'aime, seulement pour ça, ne l'oublie pas. Berthe le laissait parler, ses méchancetés ne la dérangent jamais. Elle voulait être avec lui, comme les autres soirs. Marcher une heure dans la forêt n'est rien. Elle connaissait le chemin, qu'elle éclairait avec une lanterne. Mais ce soir-là, Murray n'était pas au rendez-vous. La pleine lune entre les branches des arbres. Pas un son. Le sol de Mauvouloir s'est mis à s'agiter. Elle a dû se tenir contre un arbre, craignant de tomber. Après la secousse, un cri. Pas très loin. Un cri de douleur poussé par Murray, dans le creux d'un fossé. Berthe y est descendue en faisant attention de ne pas échapper la lanterne. Son amant était là. Il semblait flotter à plusieurs pieds au-dessus du sol. Elle reconnaissait sa chemise à

carreaux. Une femme d'une grandeur démesurée tenait Murray par le cou. De longs cheveux noirs. Une peau cuivrée et des yeux qui reflétaient les rayons de la lune. Les jambes de Murray se débattaient dans le vide. La chose a pris une branche acérée et l'a enfoncée dans le ventre de Murray, lentement, en la faisant tourner. Murray ne pouvait pas crier ni parler, étranglé par l'autre main. Il regardait Berthe, puis la femme l'a laissé choir sur le sol, la branche le transperçant de part en part. Elle s'est mise à parler d'une voix sinistre.

— Le poison coule dans toutes les veines ce poison dont chacun est le réceptacle innocent... ce poison c'est le sang et la vie mon corps le dernier repas à ma table le Jugement dernier les derniers martyrs la fin de l'humanité et nul n'est digne de laisser circuler en lui ses ruisseaux complexes vers la surface comme vers les profondeurs... qui saura libérer le poison des autres et le sien méritera mon respect... qu'il en soit ainsi... *Amen...*

Berthe a remonté la paroi du fossé et s'est sauvée dans la forêt jusqu'à Sainte-Virginie sans échapper la lanterne, sa source de lumière, qu'elle tenait comme un mourant ne lâche pas la main d'un proche à son chevet.



Violaine marche sur la grève. Le long fleuve en mouvement. Les pieds dans le sable mouillé. Les roches crissent sous ses talons. Il vente fort et elle doit retenir son chapeau. Mauvouloir sent l'algue et le sel. Les goélands se disputent la carcasse d'un poisson borgne. Elle pense à Sue, à son sourire et ses jambes ouvertes dans la chambre, évitant de faire du bruit pour ne pas éveiller Félicité et Madeleine. Elles ne parlaient pas et chaque mot n'aurait

servi à rien, sinon à peupler inutilement cet espace étroit comme un caveau, sous l'œil du Christ en croix.

Les nuages défilent tels des navires aériens. Une corneille plonge dans le vert du boisé, à proximité. Elle n'en ressort pas.

Violaine lui dira : Non, ce n'est pas une bonne idée de continuer ainsi, nous pourrions nous faire prendre, si ma mère l'apprenait, ou les gens du village, c'est trop risqué.

Reflète orange, puis bleu, sur le fleuve. Le soleil descend. Ombre sur les arbres, les algues. Elle revient sur ses pas, s'inquiète, sent que quelque chose va se produire. Sur le chemin du retour, rue du Couvoir, elle imagine une scène terrible, sortie de nulle part, par enchantement. Une fillette ayant l'air d'une poupée de porcelaine sort en courant d'une maison à la peinture blanche écaillée et se plante devant elle. Elle n'a pas de bras. Le sang gicle de ses épaules, sur la rue, sa robe, ses pieds. La fillette lui sourit.



Madeleine entre dans la chambre de sa sœur. Celle-ci est peu agréable à regarder, assise sur le lit, avec son air cadavérique. Des mouches volent dans la pièce. Grésillements. Violaine a pleuré, sa gorge est nouée, les yeux lui piquent.

— Si l'on pouvait ressusciter les années et les jours passés, ma petite sœur.

— Violaine ? Tu ne vas pas bien ?

Violaine prend une cigarette dans son sac à main.

— Ça ira. Tout passe. La vie passe aussi. Tout peut arriver. De vieux murs m'entourent. C'est de plus en plus un lieu de revenants. Je ne suis plus ce que je croyais être, je suis autre chose et cela m'effraie. Je ne suis plus certaine que je voulais être cela, composée de faux souvenirs.

Elle frotte une allumette. La chaleur monte entre ses doigts.

— Je ne suis qu'une fille vulgaire, dépravée et triviale, Madeleine. Pour vrai. Je te le jure. Va chercher le cendrier. Sur le bureau.

— Violaine, hier soir moi aussi je ne me sentais pas bien et pour me changer les idées je pensais à toi, je t'imaginais en béluga, un béluga rapide, coquin et glissant que je ne réussissais pas à attraper. J'aime les bélugas, mais ça me rend triste de penser à eux, ils ont une autre vie, ils ont d'autres choses à faire que de s'occuper de nous. Ils aiment bien me faire croire que je peux les rattraper à la nage, mais c'est seulement pour me faire plaisir, c'est pour me permettre de toucher un peu le Paradis. Je voudrais tant grimper sur un béluga et partir au loin avec lui, mais il ne veut pas et puisqu'on ne parle pas la même langue, je ne peux savoir pourquoi, et je reste au milieu du fleuve avec ma bouée de sauvetage et des requins méchants qui veulent me manger les pieds.

— Continue à me tenir par la main comme tu le fais, Madeleine. Il ne reste que ça de moi. Elle est chaude parce que tu la tiens. Tout le reste est froid. Coupe-la et conserve-la bien sous ton oreiller car tout le reste n'existe pas. Ce sera comme un souvenir de moi.



— Tu vois, tu me fais pleurer et ensuite tu t'en offusques, Sue.

— Oui, et tu es laide quand tu pleures, ça ne te va pas bien, ça te déforme le visage et tu ressembles à un crapaud blanc.

Elles se cachent dans la grange, derrière la maison.

— Tu as dit que tu arrêteras de boire, Sue, que tu mettras fin à cette vie de débauche. Mentreuse.

Les mocassins de Sue claquent sur le plancher de la vieille grange. Elle boit le vin cul sec.

— Pourquoi ne m'acceptes-tu pas comme je suis, Violaine ?

C'est tout noir de nuages dehors. Des urubus dessinent des cercles au-dessus du village. Violaine a une autre vision. Une apparition de flammes. Sue la déshabille, retire sa robe. Elle entre lentement un doigt en elle. Violaine, nue, se laisse choir dans le foin sur le dos. Les cheveux défaits de Sue tombent sur elle, ils brillent dans un rayon de soleil avec la poussière flottante, l'odeur de fumier.

— Je serais prête à mourir avec toi, Sue. Paisiblement, en te faisant confiance.

Le soleil drape leurs jambes, droites dans le foin. L'air est sec. Sue lui chatouille le ventre avec ses cheveux.

— Je ne laisserai aucun garçon m'aimer, Sue, je ne jouerai plus jamais avec personne d'autre. J'ai l'impression que tout le monde est mort sauf toi.

— Veux-tu boire au souvenir de ton père décédé dans la forêt ?

— T'es au courant ?

— Je sais tout. Je sais lire dans l'âme des gens de Mauvuloir comme dans un livre ouvert. C'est dans mon sang. Je suis comme les trépassés. Je ne suis pas vraiment d'ici. Je peux disparaître en un claquement de doigts.

— Et moi je ne suis rien. Je ne vois pas ce qui te plaît chez moi. Je ne signifie rien. Je croise des blondes semblables à moi tous les jours dans les rues. Nous ne nous adressons pas la parole. Regarde toute cette paille par terre. Des milliers de Violaine éparpillées. Demain, je veux aller courir avec toi vers les montagnes et y grimper. Personne ne nous verra et ne pourra nous arrêter. Une vie ensemble, juste toi et moi, avant que tu ne partes mourir dans un cimetière d'Indiens en un claquement de doigts, comme tu dis. Reste allongée auprès de moi, avant de n'avoir plus de peau, de n'être plus que des os. Ne bouge plus. C'est un endroit agréable ici. Fais-moi plaisir une autre fois avec ta langue. La nuit approche. J'entends un début d'orage de l'autre côté des montagnes. Oh oui, Sue, je suis si heureuse avec toi. Je viens de me souvenir d'un cauchemar que j'ai fait la nuit dernière... ce matin plutôt. J'étais entre l'éveil et le sommeil, il faisait jour, je dormais sur le ventre, tu étais à côté de moi dans mon rêve, et soudain j'ai senti une présence entre mes jambes qui me voulait du mal, elle mettait ses mains sur mes cuisses et me soufflait sur les fesses comme pour m'exciter mais ça ne me faisait rien, ça me laissait froide, et je me disais tu es éveillée, Violaine, mais ça continue... Et j'ai fini par me réveiller pour de bon et Madeleine était à côté de moi dormant à poings fermés. Elle vient parfois me rejoindre le matin et elle se rendort.

— Il y a des rêves inexplicables.

— J'aimerais t'emmener en voyage avec moi, à Paris par exemple. Il paraît que la vie y est si plaisante. On s'amuserait, on boirait des cocktails dispendieux, on dormirait dans une chambre d'hôtel rouge, dans un grand lit moelleux, on ferait le tour de toutes les bouquinerias de la Seine à la recherche de livres rares, tous ceux qu'on ne peut trouver ici. Et le soir, en retournant dans notre chambre, on lancerait nos livres pas catholiques sur le lit et on les lirait l'un à la suite de l'autre. Mais pour l'instant je n'ai que moi à t'offrir, moi couverte de paille.

— Violaine... Je t'aime trop. Laisse-moi m'endormir dans tes bras. Veille sur moi. Ne me laisse pas tomber. Je ne te demanderai jamais rien de plus. C'est une promesse.

Félicité, dehors près de la porte, le visage cireux, écoute leur conversation.



Tôt le matin, Sue se réveille abruptement. La maison est silencieuse, mais elle a pourtant entendu un bruit. Une plainte. Elle sort du lit et s'habille. Elle marche dans le couloir et tombe sur Pierrot devant la porte d'entrée, en train de gémir. Il renifle sous la porte, fait mine de vouloir sortir. Sue, intriguée, ouvre. Un spectacle horrible sous ses yeux. La chienne Fenra est allongée sur le balcon, baignant dans son sang. Elle respire à peine. La bête lève la tête en voyant sa maîtresse. De profondes blessures dans ses flancs. Pierrot gémit en léchant le sang répandu sur le balcon. Sue s'agenouille, flatte le front de Fenra et celle-ci meurt. Un dernier spasme. Sue se relève et enferme Pierrot à l'intérieur de la maison. Elle regarde autour d'elle. Personne. Le soleil se lève. En voyant du sang sur

les marches du balcon, Sue devine que la chienne s'est traînée jusque là.

— Sirius ?

L'autre chien ne répond pas à son appel. Les chiens ont été détachés de leur niche à côté de la maison. Elle suit les traces, parcourt quelques rues du village et descend à la rivière, la longe et la remonte vers le nord, se retrouve dans l'arrière-cour de la boulangerie, tourne au coin d'un rang et s'enfonce dans un champ. Après une vingtaine de mètres, elle tombe sur le cadavre de Sirius, le crâne ouvert. Il est encore attaché à un piquet de clôture. Il a dû se débattre, tenter de fuir, car la corde est très serrée autour de son cou. Une autre corde est enroulée au piquet. Celle de Fenra. Mortellement blessée, elle a tout de même réussi à se déprendre.

Dans le champ, un épouvantail dépenaillé et quelques corneilles l'observent. Témoins sans paroles. Au ciel, un avion transatlantique trace une longue ligne blanche sur le ciel bleu du matin. Un seconde plus tard, cette vision disparaît.

Les Murray sont levées. Madeleine pleure dans la robe de Félicité, qui la serre fort. Violaine est pâle et ne se sent pas bien. En se levant le matin, intriguée par les aboiements de Pierrot, Madeleine a ouvert la porte de l'entrée et a trouvé les deux chiens sur le balcon, l'un par-dessus l'autre. Sue est disparue, ses affaires ne sont plus là. Elles ont enterré les chiens dans la cour. Chacun a eu droit à une croix.

— C'est elle qui a fait ça à ses chiens? demande Madeleine.

— Pourquoi elle aurait fait ça? réplique Violaine.

— Il ne faut pas chercher à comprendre, c'est la volonté de Dieu, dit Félicité sur un ton tranchant.

Quelques voisins, scandalisés par cet acte barbare, cherchent Sue toute la journée pour connaître le fond de l'histoire. En fin d'après-midi, on apprend par un

cultivateur des rangs qu'elle a pris à l'aube la route du Nord.

— Une jeune créature qui courait presque. Elle avait les yeux pleins d'eau, verts et furieux comme le feuillage d'un arbre secoué par les vents d'une tempête. Je n'ai pas osé la saluer, cette diablesse. Elle portait des bagages, marchait droit devant sans se retourner, sans même me voir.



Le lendemain, la vie continue, comme si rien ne s'était passé. Félicité prépare le déjeuner. Violaine s'habille et part travailler au magasin. Madeleine joue avec Pierrot dans la cour, auprès des croix. Elle simule une cérémonie funéraire. Monsieur Alphonse prend un biscuit dans la jarre et Berthe lui tape sur la main. Le curé Lelièvre se masturbe très vite dans sa chambre, debout près de la fenêtre, en regardant Violaine passer dans la rue. Il pense à ce corps qu'il avait admiré lorsqu'elle devait garder le lit. Ce corps, possédé par le Mal, qu'il avait soigné avec l'aide de Dieu.

Sœur Daphné, dans un couloir du couvent, marche vers la chapelle pour aller célébrer la messe. Avant d'y entrer, elle ferme les yeux en devinant la présence de la statue de la Vierge, les bras ouverts, les paumes offertes, dans un coin sombre à côté de la porte. Pour rien au monde elle ne voudrait revoir ce regard de plâtre, cette pâle copie de la vraie Madone.



Violaine et Madeleine profitent du beau temps et traversent le village plusieurs fois. On en fait vite le tour. Elles découvrent un coin qu'elles ne connaissaient pas.

Une rue étroite au pied d'une montagne, avec des chutes cachées et des chats errants, des moutons derrière un enclos, de vieilles maisons, un parc d'enfants pourvu de balançoires rouillées. Madeleine se berce pour se reposer.

— Tu ne trouves pas qu'il y a beaucoup de corneilles ? demande-t-elle.

Les deux sœurs marchent sur la voie ferrée à la recherche de clous et de résidus pour les sculptures de Sue. Un cadeau pour elle si jamais elle revient. Une bande de corneilles les suivent en se parlant entre elles.

— Ça sent drôle, dit Madeleine, comme si c'était déjà la fin de l'été.

— Oui. Les soirées se font plus froides.

— Et le soir, les étoiles filantes filent beaucoup plus vite.

— Oui.

Les fantômes et les souvenirs de jeunesse ne sont que des fadaïses. Il est préférable de conserver ce monde pour moi seule, cachée dans la Tour, dans cette cité qui ne sait pas que je l'habite.



Il pleut fort sur Sainte-Virginie. Félicité entre dans la chambre de Violaine. Celle-ci se réveille brusquement et se frotte les yeux. Sa mère la regarde avec un air effrayé.

— Madeleine n'est pas dans sa chambre.

— Elle doit être dehors avec Pierrot.

— Non. J'ai cherché partout. Je ne la trouve nulle part.

— Je vais vous aider, elle ne doit pas être bien loin.

Elles font le tour de la maison, montent au grenier, descendent à la cave, en vain. Violaine se sent très fatiguée. Elles interrogent les voisins. Ils n'ont pas vu la petite mais aident les Murray dans leur recherche et l'on se donne le mot. Le village de Sainte-Virginie est fouillé de fond en comble. Aucune trace. Félicité dit que Madeleine s'était couchée à l'heure habituelle, vers vingt et une heures. Elle l'avait bordée, lui avait raconté une histoire. Son lit est encore défait. On explore les berges de la rivière.

— Si elle est tombée à l'eau et a eu le malheur de se noyer, on devrait retrouver son corps, affirme Monsieur Alphonse.

On suit le courant jusqu'au fleuve, sans résultat. La fillette ne pourrait pas aller se perdre dans le fleuve comme ça, la marée est basse et le corps aurait échoué sur la plage couverte d'algues. Champs et bois sont ratissés. On fouille les vieilles granges abandonnées, les cabanons, toutes les maisons. En fin de journée, le village est mobilisé en entier, on enquête même dans les autres villages de Mauvouloir, Cap-aux-Remparts, Windikouk.

— Ce doit être cette métisse, dit Berthe debout dans la cuisine des Murray, en observant Félicité qui sanglote. Elle se venge pour les chiens. Elle a enlevé la petite Madeleine pour venger la mort de ses maudites bêtes.

— Je ne vois pas qui d'autre ça pourrait être, dit le curé Lelièvre. Les habitants de Sainte-Virginie sont irréprochables.

Ils quittent la maison en laissant Félicité seule dans la cuisine. Elle sait qu'elle ne pourra pas dormir, qu'elle restera éveillée toute la nuit à attendre sa fille. Elle va à la salle de bains pour faire sa toilette, retourne à la cuisine et prépare une soupe aux légumes. Madeleine adore la soupe aux légumes. Elle reviendra pour en manger avant que la nuit ne soit entièrement tombée, c'est ce que Félicité a décidé.

Violaine est allongée sur le lit de sa sœur. Pierrot lui mordille les pieds. Elle réfléchit. Pourquoi Madeleine est-elle disparue ? Où a-t-elle bien pu aller ? Quelque chose lui échappe et elle ne trouve pas d'explication. Elle ne sait même plus ce qu'elle a fait la veille exactement.



Berthe, chez elle, reste debout dans sa chambre, sans bouger. Elle tient sur un pied. L'autre reste à trois centimètres au-dessus du plancher, attendant d'y redescendre. Elle regarde dans le vide. Visage impassible. Un verre d'eau à la main. Une goutte en est tombée. Elle a arrêté sa chute à mi-chemin. Elle flotte près de sa jaquette. On dirait une perle sous l'éclairage d'une bougie. Un cahier noir est posé sur sa table de chevet. On peut y lire un extrait du récit *La Jongleuse*, par l'abbé Casgrain, qu'elle a retranscrit : *La Matchi Skouéou est en rapport avec le Mauvais Esprit. On dit que dans les ténèbres ses prunelles, d'un vert glauque, étincellent comme la braise et que les lueurs sinistres et blafardes qu'elles lancent fascinent comme le serpent ou l'abîme. Une rivière de cheveux, noirs comme l'aile des buards, inonde sa tête toujours couronnée de fleurs de glaïeuls, et jaillit en cascade jusque sur ses épaules. Son teint de cuivre, sa peau écailleuse, le rire sardonique qui crispe sa lèvre violette font frissonner jusqu'à la moelle des os. La brise nocturne, le nuage qui*

passé, lui apportent le son de la voix de ceux qui l'invoquent. À l'heure de minuit, elle descend sur une étoile filante, ou sur un rayon de lune, et apparaît dans la nappe des cascades, à l'ombre des noirs rochers, sur le sable silencieux des dunes, ou parmi les vapeurs des vallées. Même si aucun souffle n'agite l'air, on voit alors frissonner les tiges des algues qu'elle écarte pour se plonger dans les eaux du fleuve ; et bientôt on voit sa tête apparaître, parmi les joncs et les nénuphars. Enfants, disent les vieillards, n'allez pas le soir au lever de la nouvelle lune, sur les bords du fleuve. Tapie derrière la verte frange des roseaux, la Dame aux Glaïeuls guette les petits enfants, et ses chants fascinent et entraînent comme le regard du reptile attaché à sa proie. Oh ! malheur à celui qui tombe entre ses mains ! Le sort qu'elle lui réserve est plus affreux que celui du prisonnier garrotté au poteau du supplice. Les tortures du feu, les éclats de bois enfoncés dans la chair, la cendre brûlante sur la tête scalpée, les colliers de haches rougies n'effrayent pas le guerrier au cœur fort. Il entonne son chant de mort quand ses ennemis déchirent sa chair en lambeaux. Mais la Matchi Skouéou invente des supplices autrement atroces. C'est au milieu d'horribles agonies de frayeur et d'épouvante qu'elle fait mourir sa proie. Et quand le cœur de la victime tremble et bat comme celui du lièvre timide, que ses cheveux se dressent sur sa tête, que ses yeux se dilatent de terreur, que ses lèvres livides frémissent comme la feuille du tremble, que ses dents s'entrechoquent dans sa bouche, que ses os craquent d'horreur, que ses membres frissonnent comme les lianes tordues par la tempête, alors la Dame aux Glaïeuls est dans l'ivresse et elle savoure, comme un chant, ces lamentables gémissements ; car elle entend la voix du Noir Esprit qui lui révèle ses secrets à travers les râles d'agonie et de désespoir.



Une semaine passe. Les recherches pour retrouver Madeleine s'avèrent vaines. Félicité pense devenir folle. Violaine continue de tenir le magasin avec Berthe.

Un matin, elle entend un cri dans la maison. Elle sort du lit et se précipite dans le couloir. Félicité est à genoux dans l'entrée. Elle pleure, s'arrache les cheveux et se frappe la poitrine. Violaine s'approche. Un paquet de toile grise est déposé au sol, devant sa mère. Il a été ouvert par celle-ci et Violaine en perçoit le contenu : deux minces bras blancs, ceux d'un enfant. Aucune goutte de sang, comme si on les avait nettoyés. Les petites mains blanches sont courbées comme des serres. Elle marche dehors. Il n'y a pas d'autres paquets. Que les bras de sa sœur Madeleine.

À un kilomètre de Windikouk, dans les bois, se cache une vieille cabane à la cheminée fumante. Des fourrures de renard y sèchent. Le soleil plombe et les mouches noires grésillent autour de l'Indien. Il coupe des arbres morts, en fait des bûches. Il voit les deux policiers approcher et leur fait face, hache à la main.

— Monsieur Ironblood ?

— Oui.

— Vous avez une fille au nom de... Sue ?

L'Indien ne répond pas. Il regarde les deux policiers comme s'il les distinguait mal, voyait à travers eux.

— Elle est ici ?

Du menton, il indique la cabane. La main sur le revolver à leur ceinture, les policiers entrent. L'endroit est

miteux. Ils découvrent une jeune femme aux longs cheveux noirs allongée sur un hamac, auprès d'une fenêtre ouverte. Elle porte une chemise d'homme et rien ne couvre ses jambes. Elle dépose un livre sur son ventre. Sur la couverture, il est écrit *Mauvouloir*.

— Sue Ironblood, c'est toi ?

— Oui. Je vous attendais.

Elle met ses mocassins. Sans ménagement, les policiers la prennent par le bras et l'amènent dehors. Elle tourne la tête vers son père qui, la hache sur l'épaule, les regarde passer, et disparaît entre les arbres. Les policiers ne veulent pas s'attarder. Beaucoup de gens les attendent.

L'Indien essuie la sueur sur son front et continue son travail.



Sœur Daphné marche dans la forêt de Mauvouloir depuis des heures. Elle est partie du couvent tôt le matin, après avoir rêvé de l'arbre mort. Elle n'a pas averti la mère supérieure de son excursion et est partie sans même prendre le temps de manger.

Les branches s'accrochent à son habit. Elle a très chaud et doit retirer sa coiffe. Ses cheveux châtain trempés de sueur collent à sa nuque. Elle débouche sur un sentier et décide de le suivre, voit l'arbre de son rêve, un vieux chêne mort, identique à celui qui est dans la cour de la maison des Murray. Ses branches contrastent sur le ciel clair. Un éclair rose traverse le regard de sœur Daphné.

Avec quelques planches pourries et des clous rouillés, des enfants de la région ont construit une cabane dans

l'arbre mort, cinq mètres plus haut. On y monte à l'aide d'une corde pleine de nœuds. Sœur Daphné crache dans ses mains et se hisse sur un plancher tremblant. Des têtes de clous déchirent son habit. La senteur la prend à la gorge et elle doit serrer les dents. Madeleine est là, les bras coupés, les yeux mangés par les oiseaux. La mâchoire ravagée, enfoncée. Elle est allongée sur le dos, ses cheveux dorés brillent au soleil et son odeur attire mille insectes.

— Mon Dieu.

Sœur Daphné s'agenouille pour se signer. De la main, elle balaie les mouches du visage de Madeleine et le dissimule sous son voile. Le ciel se couvre de nuages noirs et gronde. Le bruit n'est pas naturel, saturé d'interférences, comme un poste de radio que l'on capterait mal. Une seule percée de soleil, tel le faisceau d'un phare, au sommet de l'arbre mort, sur la poitrine de sœur Daphné.

Nos yeux sont fermés. Quelque chose a fermé nos yeux. Nous sommes devenues aveugles. Il faut croire à nouveau. C'est la seule chose qui nous reste. Plus personne pour nous ouvrir. Cocons de la mort. Le Jardinier doit s'occuper de nous. Nous sommes dépourvues. J'appartiens à une autre race. Je ne suis pas la seule. Mes bras de chair lourde ne sont pas les miens. Ce sang rouillé est mon poison. Je suis dans le cocon de quelqu'un d'autre, de cette religieuse, et ma lumière doit s'ajuster à ce monde. J'ai un pied dans celui-ci et l'autre dans le mien. Ce n'est pas la tombe, mais le contraire. La poussière reprendra forme. C'est notre dernier espoir. Âmes vivantes, ouvrez les yeux.



Le cousin Hubert revient pour l'enterrement de Madeleine. Ils sont nombreux à écouter le discours du curé dans le cimetière de Sainte-Virginie. Des gens de tous les environs sont venus y assister. Il doit y en avoir près de deux cents. L'oraison funèbre est brève. La chaleur écrasante est un enfer avec ces vêtements noirs. Un buffet froid est servi à la maison des Murray, dans la cuisine. La famille s'y rassemble. Violaine prend Hubert par la main.

— Viens, je veux te parler.

Elle l'entraîne dans sa chambre à l'étage. On ne porte pas attention à eux, on s'occupe surtout de Félicité qui sourit aux invités et risque d'éclater en sanglots d'un instant à l'autre. Violaine referme la porte derrière elle.

— Est-ce que tu m'aimes, Hubert ?

— Allons Violaine, ce... ce n'est pas le moment.

— Je sais. Mais est-ce que tu m'aimes ? Comme avant ?

Violaine voit bien que son cousin Hubert est trop timide. Elle fait les premiers pas, s'approche de lui. Il a changé depuis toutes ces années. Elle le trouve plutôt beau, grand et costaud, avec des cheveux fins et des yeux doux. Elle a envie de plaire à cet homme, son cousin. Elle s'agenouille et défait son pantalon. Il proteste, tente de se dégager, mais elle le retient. Elle baisse son caleçon et donne quelques coups de langue sur son prépuce. D'une main, elle lui caresse les testicules. Elle le regarde dans les yeux. Il ne dit plus rien et respire fortement. Il caresse la tête de Violaine et éjacule dans sa bouche, sur ses yeux, son front, ses cheveux. Elle lui sourit et s'essuie le visage avec un linge qui traînait sur le dossier d'une chaise.

— Hubert, je veux partir avec toi. Je veux aller dans la Grande Ville.



Par la fenêtre de la prison de Sainte-Virginie, Sue observe la nuit. Elle entend les grillons, hume l'odeur de la terre fraîche, peut distinguer quelques étoiles qui brillent faiblement, revoir les visages des membres du jury. Elle ne se souvient plus de leurs traits. Elle ne voyait que Violaine dans la salle portant son chapeau cloche. Son amie était la seule à verser des larmes, discrètement. Le reste n'était qu'un tableau froid et noir, qu'un mauvais souvenir, déjà.



Hubert aide Violaine à faire ses bagages. Félicité n'a pas le cœur à ça, voir partir une autre de ses filles. Elle reste dans sa chambre. En fouillant dans la garde-robe de Violaine où tout est pêle-mêle, il échappe le contenu d'une boîte. Vêtements sales, vieux jouets et une hachette tombent au sol.

— Une hache ? J'ai failli l'avoir sur le pied !

— Étrange. Je ne vois pas qui aurait pu cacher ça ici.

— Regarde, on dirait qu'il y a du sang séché dessus.

— Allons, ne dis pas de sottises.

— Ce doit être de la rouille.

Elle prend la hachette et la lance au fond de la garde-robe.

— Allez ! Il en reste encore beaucoup à ranger ! Tu m'as offert beaucoup de vêtements, tu sais !

— Et j'ai trouvé ça, aussi. Qu'est-ce que c'est ? Je n'ai jamais vu ce genre de tissus. Et ces couleurs !

Hubert sort de sa poche le haut et la culotte d'un bikini. Violaine pouffe de rire.

— Oh ! Ce n'est rien. Une erreur de... Oublie ça.

Hubert se fige, arrêté dans son mouvement. Il reste la bouche ouverte, ne bouge pas pendant quelques secondes.

Il reprend vie.

— Violaine, tu crois que ta mère et le reste de la famille ont des doutes à propos de nous ?

— Peuh, ça m'indiffère. Il y aura toujours des comères, ici. Elles diront bien ce qu'elles voudront. Je vais dans la Grande Ville pour étudier et mon riche cousin va m'entretenir, c'est tout. Personne ne pourra rien changer à ça. L'avenir m'appartient.

Elle l'enlace et Hubert lui glisse une main entre les jambes.



Le lendemain matin à six heures, dans la cour de la prison, Sue est pendue haut et court. Les habitants de Sainte-Virginie décrochent le corps et le portent dans la rue Saint-Pierre, tel un trophée. Berthe crache sur le visage de la morte. Monsieur Alphonse attache l'extrémité d'une corde à ses poignets et l'autre, à la selle d'un cheval. Il grimpe sur la monture et sort du village. Un cortège

funèbre le suit avec Félicité et Berthe en tête. Les vêtements de Sue sont vite déchirés par les roches et les cailloux. Sa langue pend, le sang gicle de ses seins, sa chevelure et les poils de son pubis sont blanchis de poussière. Violaine marche derrière en sanglotant. Le groupe entre dans la forêt et s'arrête devant l'étang. Des moineaux pépient, dérangés dans leur sommeil. Monsieur Alphonse défait les poignets de Sue et la soulève, aidé par le curé Lelièvre, qui la prend par les pieds. Félicité s'approche du cadavre et crache sur son ventre. La salive se mélange au sang.

— Je ne veux plus jamais revoir cette garce.

Sans ménagement, Monsieur Alphonse et le curé lancent le corps dans l'étang. Il flotte, puis disparaît. Quelques villageois applaudissent, sifflent. Violaine observe la scène, cachée derrière un arbre. Elle peut encore distinguer les cheveux noirs de Sue, lavés par l'eau.

Ce n'était qu'une Indienne qui braconait, une buveuse et une prostituée de villages.

Violaine est à bout de souffle. Elle ne voit plus les jours passer, enfermée seule chez elle dans la Tour sans voir personne. Le vidéophone reste muet. Les poissons exotiques rosés sont tous morts et flottent dans l'aquarium. Son frigo pue la moisissure. Elle marche sur la pointe des pieds, elle n'écoute plus de musique. Les voisins ont cru qu'il lui était arrivé malheur. Ils sont venus et ont cogné. Un peu plus et ils défonçaient la porte. Elle leur a ouvert. Ils avaient eu peur, croyant qu'elle s'était peut-être pendue ou avait fait une surdose. On voit ça si souvent. Elle s'endort tellement certains soirs qu'elle doit se lacérer les bras avec ses ongles pour se tenir éveillée. De petites coupures de rien du tout, mais à la douleur vive.

Elle rêve toujours à Sue. C'est ce qui l'a réveillée hier. Sue venait lui rapporter dans une grande enveloppe toute leur correspondance ainsi que des clefs, de la monnaie, quelques photos d'elles en bikini sur une plage.

— Ne me fais pas ça, je vais mourir, disait-elle à Sue dans le rêve.

Celle-ci se contentait de replacer ses lunettes de soleil sans répondre. Elles ne se sont pas données de nouvelles depuis des semaines.

Violaine se souvient de l'été dernier, lorsqu'elles étaient en vacances dans le Sud. Sue vêtue d'une jupe moulante et revenant de la plage jusqu'à l'hôtel. Sa peau goûtait le sel sur le lit de la chambre. Au spectacle de Sue lui tendant cette enveloppe pour démontrer que tout était terminé entre elles, Violaine aurait voulu la secouer par les épaules, lui mordre les seins, la faire tomber au sol, la déshabiller, l'embrasser pendant qu'elle lui retirerait sa culotte.

Ce soir, pense-t-elle, j'ai bien l'intention de sortir, de danser et de m'envoyer des drinks l'un après l'autre. Je prendrai le premier gars que j'aurai sous les yeux et l'amènerai dans les toilettes pour qu'il me baise comme il n'aura jamais baisé aucune femme. Je mettrai mes mains aux ongles rouges comme celles de Sue sur le mur devant et il m'enfilera par derrière et même dans le cul s'il le désire.



Les sons de la rue et les odeurs de la Grande Ville pénètrent par la fenêtre du taxi. Violaine descend. Elle voit Sue marcher sur le trottoir, vêtue de noir et portant de hautes bottes à talons aiguilles. Violaine la suit et entre dans l'ancienne banque aux murs gris transformée en bar branché. Elle s'installe à une table. La salle est grande. Décor rétro, kitsch, un orchestre jazz en sourdine. Sue travaille comme serveuse et elle vient prendre sa commande.

Violaine se débat avec la carte des consommations. Sue ne s'impatiente pas, elle lui explique le menu, comme à un enfant. Violaine prend une bière en bouteille et Sue lui demande si elle désire une « spécialité » du bar.

— Oui, des images de Félicia Kovana.

— Vous aimez Félicia Kovana ?

— Pas particulièrement, je dis ça comme ça.

— OK.

Elle part et quelque temps après Violaine voit défiler au-dessus de la table des hologrammes de l'actrice européenne blonde platine. Portraits et tenues glamour. Sue revient avec la bière posée sur un plateau de plastique phosphorescent.

— C'est bien ce que vous vouliez ?

— Oui, merci.

Violaine regarde les hologrammes devant elle. Sue va servir d'autres clients.



Plus tard, de retour chez elle, Violaine, éméchée, compose le numéro d'Hubert sur le vidéophone. Il est près de minuit mais il répond.

— Oui?... Ah, c'est toi Violaine.

— Salut Hubert. Est-ce que je te réveille ?

— Devine.

— Excuse-moi. Je me sentais seule. J'avais besoin de te parler.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— N'as-tu pas oublié quelque chose ? Regarde ton calendrier.

Hubert jette un coup d'œil à la gauche de l'écran.

— Non...

— Mon anniversaire, c'était aujourd'hui.

— Oh.

— Avant, tu n'aurais pas oublié.

— Avant c'était avant, Violaine. Nous ne sommes plus ensemble. Désolé. Et bonne fête. Je te souhaite de trouver le... bonheur.

— Tu ne voudrais pas venir chez moi ?

— Je ne suis pas seul présentement. Je regrette. Bonne nuit.

Il raccroche. Elle sort de l'appartement, prend l'ascenseur et descend au rez-de-chaussée de la Tour. Elle s'assoit sur le siège arrière d'un taxi.

— Au centre-ville.

Le chauffeur se tourne vers elle en souriant.

— Bien. Où exactement ?

— Au premier bar que vous verrez. Mais pas un trou.

— Oui, madame.

Il la dépose devant un bâtiment illuminé par des néons. En entrant, elle y voit Sue, dans un coin sombre, assise avec deux autres filles. Violaine s'approche de leur table.

— Bonsoir Sue, je suis contente de te revoir.

L'autre ne lui répond pas, la regarde à peine. Violaine se sauve dans les toilettes, humiliée. Elle y reste un instant puis en sort et va au comptoir, commande au barman quatre bières, quatre portos et quatre scotchs. Un serveur apporte les verres à la table des filles. Sue lui sourit enfin et l'invite à se joindre à elles. Elle semble la trouver drôle, mais elle ne lui parle pas, reste de l'autre côté de la table et discute avec ses amies. L'une d'elles semble offusquée de la présence de Violaine. L'autre, plus conciliante, une petite, lui adresse enfin la parole :

— Moi, c'est Daphné. Et toi ?

La musique du bar est forte et Violaine n'entend pas ce que Daphné lui dit. Elles vont jouer au billard avec un autre client de l'endroit et Violaine reste à la table, les jambes allongées sur une chaise. L'alcool lui monte à la tête. Elle ferme les yeux. Daphné revient à la table pour se désaltérer alors que Violaine est sur le point de s'assoupir. Elle lui dit à l'oreille :

— Tu devrais aller dormir.

— Non. Je veux rester avec vous.

Violaine boit une autre gorgée. Elle regarde autour d'elle. Sue, Daphné et l'autre s'apprêtent à partir. Elle les suit à l'extérieur du bar.

— On va à une soirée très sélecte pas loin d'ici, lui dit Sue. Tu viens ?

Daphné la prend à part.

— Je ne vous accompagnerai pas, Violaine. Ce n'est pas une place pour moi.

Elle les salue et va se perdre dans la foule sur le trottoir. Sue mène Violaine et l'autre fille dans une rue sombre et étroite. Elles montent un escalier de fer et pénètrent dans un vaste logement obscur. Fond sonore électronique. Éclairage saturé de rouge. Il y a une trentaine de personnes assises sur des canapés. Des hommes, surtout. Elles s'installent parmi le groupe.

— Tu veux de la coke ? lui demande Sue.

— Non merci.

— Pour boire, c'est au comptoir là-bas. Si tu changes d'idée pour la coke ou autre chose et que je suis occupée, tu demandes au gars derrière le comptoir. T'as rien à craindre.

— Tu as un charme fou. J'ai envie de t'embrasser.

— C'est pas impossible. Mais pas maintenant.

Le temps passe. L'amie de Sue est nue et allongée sur un divan, elle se laisse toucher par des hommes, pour la plupart des Japonais. Certains portent des automatiques sous leur veston. Elle a de longues jambes athlétiques. Un des hommes prend une bougie allumée et verse la cire chaude sur son ventre. Elle se contente de rire. Violaine ne bouge pas d'où elle est, sauf pour aller se chercher un cocktail. Aucun homme ne lui parle. La soirée tire à sa fin. Les invités partent l'un après l'autre. Sue sort d'une chambre avec l'un d'eux. C'est le quatrième de la soirée. Elle sourit à Violaine et vient s'asseoir auprès d'elle. Son masacara coule et elle a mauvaise haleine.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? demande-t-elle.

— Je teste des simulations pour la Compagnie.

— Ah oui ? Et tu crées les tiennes ?

— Non.

Le jour se lève. Un rayon traverse le rideau et pointe sur la fumée grise.

— C'est laid, ce soleil, dit Sue.

Elle lui montre un sein.

— Tu peux le toucher. Ce sont les plus beaux et les plus chers du marché. C'est le patron qui a payé. Tout mon corps a été refait, des orteils jusqu'aux oreilles.

Violaine le touche. Il est dur et froid comme du métal.

— Je vais être malade, dit-elle.

Elle se lève et vomit sur le plancher, au milieu des bouteilles vides. Elle s'essuie la bouche et revient auprès de Sue.

— Bon, ça va mieux ?

— Oui...

— Tu sais quoi ? Je vais te confier un de mes fantasmes : la guerre m'excite.

— Je ne comprends pas.

— Quand je regarde des reportages et que j'y vois des soldats en tenue de désert, couverts de sang et de sable, des ruines fumantes, des civils écrasés sous les décombres,

une mère pleurant sur le corps de son enfant mort aux pieds d'un beau soldat armé, je deviens toute chose. Je te dis cela et j'ai envie d'enlever ma jupe. J'imagine entre mes jambes l'intrépide petit soldat de plomb me léchant. Ça m'excite trop et je me touche devant la télévision. Et quand j'ai une arme je me la rentre profondément entre les cuisses, chargée ou pas.

— Tu me fais marcher ?

— Non.

— Arrête Sue, ça ne m'amuse pas.

— Je ne m'appelle pas Sue.



Violaine revient à la Tour. Le gardien est toujours à ses moniteurs. Elle prend l'ascenseur et s'enferme dans son appartement. Elle ne réussit pas à ouvrir le flacon d'aspirines. Elle va chercher le couteau à dents dans la cuisine et scie le haut du flacon, en s'entaillant les doigts au passage. Dans son ivresse, elle tache de sang le flacon, le bureau, l'écran du vidéophone. Elle parvient à l'ouvrir. Elle se remplit un verre de scotch et avale les vingt-cinq pilules, attend un peu, s'apprête à allumer une cigarette et trouve dans ses poches un carton d'allumettes avec une note rédigée à l'intérieur :

Prends soin de ton âme.

Daphné xx.

Elle éteint la lumière et se couche. Long tunnel noir. Pas de rêves. Rien.

La réalité ne l'intéresse plus. Le monde réel n'a plus rien à lui apporter sauf la mort du corps. Les êtres de chair et d'os qu'elle côtoie lui sont de plus en plus irréels, ils ne l'aident pas à vivre, l'angoissent, la font douter d'elle-même, deviennent des obstacles. Elle ne se sent bien que dans les simulations. Depuis leur arrivée sur le marché, elle a su que c'est la vie qu'elle devait mener, elle n'avait pas d'autres choix. Sa tête est dans la machine depuis ce temps. Sa tête est la machine. Le reste n'a plus tellement d'importance.

Pendant des années, elle a passé ses jours et ses nuits à l'époque médiévale, par exemple, ou sur une planète éloignée, dans une ville occupée de la Deuxième Guerre mondiale, dans un polar glauque. Violaine la princesse, Violaine la contrebandière de Mars, Violaine de la Résistance, Violaine assassin professionnel. Et plusieurs autres.

Des millions d'êtres humains vivent maintenant ailleurs pour se divertir. Elle, c'est son métier. Elle vérifie la qualité des produits de la Compagnie dans le confort de son minuscule appartement, dans la Tour, à l'abri des regards. Son cocon.

Mauvouloir est une version bêta. Violaine croit qu'elle contient quelque chose de malsain. Elle se dit qu'elle ne doit pas oublier de noter cela dans son rapport pour la Compagnie.



— Violaine ?

— Oui.

— Hubert, à l'appareil.

— Oh !

— Pourquoi tu n'allumes pas ton écran ? Je ne te vois pas.

— Tu ne rates rien. Je me relève d'une cuite.

— Ah bon.

— Tu as bien reçu ma version de *Mauvouloir* ? Je t'enverrai bientôt mon rapport.

— Oui. Je t'appelle justement pour ça. Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est un gâchis morbide. Ça devait être une simulation paisible et tu en as fait un cauchemar. Tous ces morts... ce sang... Ce n'était pas le but premier des concepteurs. Et pourquoi y avoir intégré Sue ?

— Ma touche personnelle. J'ai cru que ça pouvait t'intéresser. Tu n'es pas satisfait ?

— Ce n'est pas ça le problème.

— Qu'est-ce qu'il y a alors ?

— Tes apports personnels sont non seulement intégrés à ta session sauvegardée, mais aussi à la version originale de *Mauvouloir*. Elle est inutilisable pour un autre testeur. Si ça avait été l'unique copie, le projet serait ruiné.

— Mais c'est impossible !

— Le programme a été modifié par toi, pourtant. Je peux savoir comment tu as réussi à faire ça ?

— Je ne sais pas.

— C'est la première fois que ça arrive et les patrons sont furieux.

— Je ne suis pas programmeur, je ne fais que tester !

— Quelqu'un d'autre aurait pu y avoir accès ?

— Non. Personne n'est venu chez moi depuis longtemps.

— Écoute. Les patrons de la Compagnie voulaient te rencontrer. Ce n'est pas bon signe, vraiment pas, mais je leur ai dit que je m'arrangerais avec toi pour discuter de tout ça. On ne peut pas se permettre d'employer des testeurs qui modifient les originaux. Trop dangereux. Imagine si tes prochaines modifications étaient à peine perceptibles, indétectables lors de la production, et qu'elles affectaient ensuite les sessions des autres testeurs ? Imagine si tes modifications se retrouvaient par erreur, soyons

paranos tu me permets, dans le produit final? Ce serait catastrophique.

Violaine boit son café et cherche ses cigarettes.

— Nous jouons avec l'esprit des gens, Violaine. Nous sommes leurs rêves, qu'ils peuvent enfin maîtriser. Il faut se montrer très prudent. Si une simulation, celle de *Mauvoloir* modifiée par toi, par exemple, se retrouvait sur le marché... Ça coûterait cher à la Compagnie.

Violaine allume une cigarette et souffle la fumée vers l'écran.

— Je vois.

— Je suis désolé, Violaine. Je ne peux pas te garder. Et dis-toi que tu t'en sors bien, grâce à moi.

— Je vois.

Hubert esquisse un sourire.

— En passant, mon rôle dans ta session... Pourquoi m'as-tu transformé en cousin? De vieilles envies refou-lées? Mais j'ai été touché, pour tout t'avouer. Ça m'a rap-pelé nous deux...

Violaine raccroche le vidéophone. Le visage d'Hubert disparaît de l'écran. Elle remarque que son vernis à ongles commence à s'écailler. Elle prend une douche, s'habille et va faire un tour. Elle descend au canal, s'assoit sur un bloc de ciment, se trempe les jambes dans l'eau tiède. Le ciel est gris de smog, comme toujours. Elle s'allume une autre cigarette. Sur l'autre versant du canal, dans un parc, deux équipes d'adolescentes s'affrontent sur le terrain de soccer. Elle les regarde jouer. Leurs queues de cheval balayent l'air chaud. Leurs seins ballottent sous les t-shirts

verts et bleus. Elle ne voit pas quel est le but de courir après un ballon.

À sa gauche, un autobus s'immobilise au coin du boulevard. Une jeune fille et sa mère en sortent. Elles sont toutes les deux blondes. Elles croisent un chiot noir attaché à un lampadaire. L'enfant se penche et le flatte. La bête sort la langue, tente de la mordiller pour jouer, mais au contact de la main de la fillette, du bruit mécanique qu'elle produit, comme un grincement, il gémit de crainte et tente de se sauver. La laisse l'en empêche. Il se couche et ne bouge plus. L'enfant se relève et replace sa jupe. Autre grincement.

— Allons, viens, lui dit la mère.



Violaine revient chez elle en évitant de croiser le regard des gens, un sac de provisions à la main. Elle est affamée, elle n'a presque rien mangé depuis des jours. En passant devant une terrasse où de nombreuses personnes boivent et discutent, quelqu'un l'attrape à l'épaule par-dessus la clôture. Elle sursaute. C'est Hubert. Elle ne distingue pas ses yeux mais se voit, elle, dédoublée dans les lunettes miroir qu'il porte sur son visage bronzé et luisant. Il lui sourit.

— Hé, Violaine, où tu vas comme ça ?

Une fille est assise à côté d'Hubert. Une grande blonde aux cheveux courts, aux yeux clairs. Très belle. Violaine a l'impression de l'avoir déjà vue quelque part. Elle lui sourit elle aussi.

— Bonjour, dit-elle.

— Salut, dit Violaine.

— Je te présente Sue, dit Hubert.

— Sue ?

— Sue, je te présente Violaine.

— Enchantée.

Violaine échappe son sac de provisions. Hubert le ramasse et lui redonne.

— Quelque chose ne va pas, Violaine ?

— C'est étrange. J'ai une amie qui a le même prénom. Sue.

— Allons, Violaine. Elle n'existe pas, ton amie Sue.

— Hier soir, j'étais avec elle.

Hubert soupire.

— Finalement, tu ne t'en sortiras jamais. Même après toutes ces années. Tu as quarante-cinq ans, Violaine. Tu devrais te reprendre en main. J'ai passé l'éponge pour la présence de Sue dans ta session de *Mauvouloir*. Je ne voulais pas retourner le fer dans la plaie. J'ai pensé que tu avais peut-être besoin de l'évoquer une dernière fois. Tu étais bonne pour tester les simulations, pas pour la conception. Ton jeu historique de légendes amérindiennes, *Sue Ironblood*, a été un échec total. Invendable. Et ne va pas me dire le contraire. Tu sais qu'elle a été récupérée pour un autre projet. Pourtant, tu y restes accrochée. J'ai tout fait pour que tu puisses conserver un emploi à la Compagnie...

Il se retourne vers la jeune blonde, qui l'approuve sèchement.

— ... cependant, avec *Mauvouloir*...

— Mais, dit Violaine, ta copine se prénomme bien Sue ?

Hubert rigole et enlace la blonde.

— C'était pour rire. Je te présente Violaine. Une Violaine numéro deux. Eh oui.

— Enchantée, dit encore la fille, d'un air sournois.

Elle ricane et donne un baiser à Hubert, dans le cou. Celui-ci l'embrasse en retour. Violaine les regarde faire et les quitte.

Je suis vieille et laide. Je suis de plus en plus grosse, je ressemble à une poire. Mes cheveux ne sont plus blonds mais d'une sorte de châtain terne et sale. J'ai la peau du visage verte et molle avec des cernes violets sous les yeux. Je n'ai pas baisé avec quelqu'un depuis des années. Je n'ai pas d'enfants et n'en aurai jamais. Il est trop tard. Aucun enfant ne voudrait prendre forme au cœur de ma putrescence et je m'en balance. Les bébés, ça ne sert à rien, c'est fait pour être vendu au marché noir. Lancez cette progéniture contre les murs, le fruit de vos entrailles où grouillent les vers. Le sang des rejetons coule sur les parois du vide. Vieux dès leur naissance, ratatinés, laids, sans âme, sans avenir. Ce ne sont pas des êtres humains.

Je n'ai plus de travail et ne suis pas à la veille d'en trouver un nouveau dans mon domaine. Je suis barrée. Je redeviens pauvre. Les pauvres n'ont que ce qu'ils méritent. Jamais ne leur viendra l'idée de s'élever, de s'échapper de leur condition d'esclaves. La pauvreté est le plus

vieux métier du monde. La mère célibataire devrait abandonner ses rejetons dans une ruelle malfamée, le drogué, s'éclater le bras avec un dernier *fix*, l'alcoolique, provoquer un carambolage monstre sur l'autoroute avec sa voiture, le joueur compulsif, descendre au fusil de chasse quelques croupiers dans un casino avant d'en finir et d'embellir les machines à sous avec sa cervelle et son sang et ses yeux comme des billes dégoulinantes. Pousser quelqu'un sur les rails du métro, sans réfléchir. Juste pour voir ce que sera notre vie ensuite. Sinon, à quoi bon sortir de chez soi? Restons dans nos cocons. Il n'y a que les machines. Il n'y a que ça de vrai. Les ossements de la vie. Cartilages d'acier et vision nette.

Il y a longtemps, quand j'étais bébé, il aurait été préférable qu'on me laisse me noyer dans le bain, sans souffrance. Bulles de savon. Petite forme bleuie dans l'eau tiède. Il faut que je cesse de pleurer. Rester dans mon appartement, là-haut, dans ma tour d'ivoire. Retourner à Mauvouloir. Ma rage ne sert à rien. Retour au point de départ.



Violaine est allongée sur son lit, dans la noirceur. Elle y est depuis longtemps, des heures, peut-être des jours, elle ne sait plus. Elle a soif, désire aller aux toilettes, mais ne bouge pas. Il y a eu un tremblement de terre. La Tour secouée, sans électricité. Sa chambre n'est éclairée que par la pleine lune, qu'elle voit par la fenêtre avec les étoiles. Dehors, des sirènes dans la ville noire. Elle n'entend plus le bruit de la climatisation et la chaleur est suffocante.

Toc.

Ça provient de la garde-robe.

— Qui est là ?

La porte s'ouvre. Une forme en sort et s'approche du lit.

Violaine se redresse. C'est une petite fille aux cheveux blonds. Elle la reconnaît. Madeleine. L'enfant vient s'asseoir au pied du lit. Ce n'est pas la même Madeleine. Une copie. Ses bras coupés ont été remplacés par des prothèses articulées. Elle replace sa vieille robe, la lisse. Bruit mécanique des bras. Les yeux creusés et des mèches de cheveux couvrant son visage, elle regarde le plancher puis tourne très lentement la tête vers Violaine, comme si cela lui demandait un grand effort. Elle la regarde et sourit. D'affreuses broches lui déforment la bouche.

— Violaine... Comment vas-tu ?

Elle parle en postillonnant et la salive coule sur son menton et tombe sur son épaule.

— Tu ne veux pas me répondre, Violaine ?

Son sourire est encore plus large et ses joues craquent, la peau se fend.

— Tu sais qui je suis... Violaine ?

— Une création de mon esprit, tout simplement.

— Non... Pas cette fois-ci... Je suis la Jongleuse... La Dame aux Glaïeuls, si tu préfères... Ou ce que tu veux... J'ai plusieurs noms... Si une autre personne entrait dans la chambre en ce moment, elle me verrait... Hubert, par exemple, pourrait me voir... Tu veux l'appeler avec le vidéophone?... Il te parlera et il me verra, juste derrière

toi... Je ne crois pas qu'il aimerait ça... À part toi, je crois que personne ne pourrait supporter ma présence... Ils préféreraient plutôt mourir... Je suis une mal-aimée, comme toi... Je te trouve bien courageuse... Il faut beaucoup de courage pour rester auprès de moi comme tu le fais, Violaine, blondasse survivante de Mauvouloir... tranquillement assise à mes côtés... Ce monde est le tien, Violaine, et il n'en reste plus rien... Regarde... Sue restera toujours intacte, parfaite, malgré ses cruautés... Reste avec moi et tu la retrouveras enfin... Tu as trop habité de grands palais dans des comtés éloignés... Princesse entourée de fresques et de statues sacrées... Les jeunes seigneurs s'entretuaient à ta vue... Mais la jeunesse est passagère... Les Roméo ravagés par leur désir... Sue n'était pas la seule du village à vouloir te baiser comme la traînée que tu es... Les Sœurs de Sainte-Marie-la-Blanche te convoitaient... Mais tu ne t'ouvrais qu'à elle, la Sauvage... Tu croyais que je n'étais qu'un fantôme et pourtant je suis plus forte que toi... Pourquoi regarder dans le vide qui t'étouffe, pourquoi gratter autour de toi et attendre du secours qui ne viendra pas?... Suis-moi, et elle te reviendra...

— Pourquoi as-tu pris cette forme ? Pourquoi ces bras ?

— Je n'avais plus de bras... Tu le sais... Mais je n'étais pas vraiment morte... Je ne peux mourir... Qui a coupé mes bras, grande sœur ?

— Je ne sais plus, mes souvenirs de là-bas sont vagues.

Madeleine pointe du doigt le simulateur posé sur le bureau et la statuette de la Vierge Marie. Elle saute du lit, marche rapidement jusqu'au bureau et s'empare de la statuette. Elle revient s'asseoir au pied du lit et lui montre. La Vierge a des traces rouges sous les yeux.

— C'est toi qui a fait ça... Violaine ?

— Oui, avec un feutre. Quand je suis dans une simulation, mes mains peuvent faire n'importe quoi. Si j'ai un crayon, je dessine sur des feuilles qui traînent ou dans ce cahier bleu. J'écris parfois, mais je ne vois pas les mots devant moi.

Madeleine se glisse contre elle, lui caresse la tête, approche son visage du sien et l'embrasse. Violaine ferme les yeux. Sa langue goûte les broches de métal. Elle empeste. Elle se frotte contre les seins de Violaine.

— Arrête ça.

— Pourquoi ?

— T'as ce corps d'enfant.

— Tu sais qu'il est faux... Ce n'est pas vraiment moi... Touche-moi... Je veux la Madone en moi...

Madeleine remonte sa robe et s'allonge sur le dos. Elle n'a pas de sous-vêtements. Elle écarte les jambes et lui montre son sexe blanc. Violaine prend la statuette de la Vierge et lui rentre en commençant par la tête, puis les épaules, appuie et perfore l'hymen. Madeleine saigne.

— Continue, Violaine... J'aime ça... Entre-la au complet...

Bruit mécanique. Madeleine lève les bras et s'accroche aux barreaux du lit. La statuette entre et sort, entre et sort. Le drap est taché de sang et une odeur de circuits électroniques brûlés provenant du ventre de Madeleine se répand dans la chambre.

Violaine retire la Vierge et l'enfonce dans l'œil gauche de Madeleine. La petite tente de la repousser avec ses jambes. Ses mains d'acier lui arrachent les cheveux, lui lacèrent le visage. Elle gémit comme un chiot qu'on égorge.

Violaine ferme les yeux et attend.

J'utilise la machine pour la dernière fois. J'y ai passé ma vie, mais je peux encore sauver mon âme. Ce n'est pas impossible. Je vais quitter la Tour et aller à l'église pour m'y confesser. Je dirai tout. Le curé Lelièvre me comprendra. Il ne me jugera pas, m'écouterà, me pardonnera mes péchés. Lavée de mes souillures, pure comme à ma naissance. L'Église, ma nouvelle demeure. J'offrirai mon cœur au Christ, le Fils de Dieu, lui donnerai ma vie, à Lui et à sa Sainte Mère. Je serai en paix et mes nuits ne seront plus emplies de cauchemars, mais de félicité. C'est là-haut, avec Eux, que je reposerai. Pas d'Enfer pour Violaine Murray. Comme sœur Daphné du couvent de Sainte-Marie-la-Blanche, je deviendrai une sainte.

Violaine s'installe au bureau devant le simulateur et ouvre la session.

C'est dans l'étang qu'elle repose, dans l'eau trouble et les quenouilles, avec Sue au centre qui la tient par la

main. C'est auprès de Sue qu'elle est bien, tout au fond. Leurs cheveux emmêlés. Telle une bête fidèle à sa maîtresse, elle ne se pose aucune question, elle lui fait confiance, les yeux clos, fermée au monde, perdue et entourée de grenouilles mortes flottant sur le dos à la surface.

L'étang est calme, la partie, terminée. Elle s'habille et sort de l'appartement.



Non loin de la Tour, chez lui, Hubert est réveillé au milieu de la nuit. La sonnerie d'un téléphone. À tâtons, il cherche l'appareil sur la table de chevet.

— C'est le mien, dit la fille couchée contre lui.

Elle se dégage du bras d'Hubert et saute du lit, fouille dans son sac à main.

— Oui ?

Elle passe une main dans ses cheveux en marchant dans la chambre. Hubert allume la lampe. Aucune lumière n'en sort. Encore cette panne, pense-t-il. Il regarde le corps sculptural de la fille se découpant devant la fenêtre sous l'éclat de la pleine lune. Elle continue de marcher sur le tapis sans dire un mot. Elle écoute.

— C'est qui ? Viens te recoucher...

Elle lui fait signe de se taire.

— Entendu, dit-elle. Je vous rappelle.

Elle ferme le téléphone, remet en vitesse son soutien-gorge, son jean, sa blouse, puis enfille ses bottes.

— Où tu vas comme ça ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer.

Hubert grogne, se masse le front, se lève. Elle est déjà dans le couloir, à la porte d'entrée. Il va la rejoindre et tente de l'embrasser. Elle l'évite et ouvre la porte.

— Bon, dit-il, on se revoit demain ?

— Je ne crois pas.

Elle sort. Hubert reste un instant debout dans le couloir, perplexe, puis entend la sonnerie de son cellulaire. Il retourne dans la chambre pour y répondre.



Violaine est agenouillée devant les hautes portes verrouillées d'une église. Parfois, une rare voiture passe dans la rue, ses phares tranchant en deux les ténèbres. Elle cogne sur les portes. Pas de réponse. Elle redescend et marche les pieds nus dans la rue, se rend à une station-service toujours ouverte malgré la panne de courant et y achète un bidon d'essence. L'employé l'observe avec dégoût. En sortant, elle voit son reflet dans le miroir d'une colonne, près des pompes. Cernée, le teint livide, les cheveux gras et plats, son ventre proéminent, ses lourds seins qui pendent. Elle a mis un pantalon de pyjama sans s'en rendre compte. Elle se dirige vers une cabine téléphonique au coin de la rue, y entre, insère sa carte de débit et compose le numéro d'Hubert.

— C'est moi. Je m'excuse de t'appeler si tard, je sais que tu n'aimes pas ça.

— Ça va. J'étais encore debout.

— J'ai besoin de te parler. C'est très important.

— Vas-y.

— Ce serait mieux si je pouvais te voir.

— Violaine, il est deux heures du matin !

— Je te promets que je te laisserai tranquille ensuite, que je ne t'embêterai plus jamais avec mes problèmes.

— C'est pas la première fois que je t'entends dire ça.

— Cette fois, c'est vrai. Et puis, ça ne concerne même pas Sue. Ce problème est déjà réglé. C'est autre chose de... plus grand.

— Ça va. Passe chez moi.

— J'arrive tout de suite.

Hubert raccroche, va dans la cuisine et cherche des bougies dans une armoire, en trouve une dizaine, les place dans des verres, les allume, les dispose dans les pièces puis retourne dans sa chambre se vêtir.

Violaine s'enfonce dans la ruelle d'une rue commerciale, s'éclaire avec son briquet, fouille dans les poubelles qui débordent.

— Je vais te rejoindre, mon Seigneur, et ne serai pas seule.

Après quelques minutes de recherche, elle trouve un vieux marteau rouillé qui traînait dans une flaque d'huile, vide le contenu d'un sac à ordures et y dissimule le bidon d'essence et le marteau, sort de la ruelle et marche en direction de l'immeuble où habite Hubert. Un pied lui fait mal. Elle s'appuie sur un mur et l'inspecte. Un éclat de

verre y est planté. Elle le retire et continue de marcher en boitant. Dans le vestibule de l'immeuble, elle sonne à l'appartement.

— C'est toi ? dit Hubert dans l'intercom.

— Oui.

Bruit strident.

Elle pousse la porte et monte au troisième étage. Il ouvre. Sa chemise est à moitié boutonnée. En la voyant, il écarquille les yeux et siffle.

— Ma pauvre Violaine, t'as vraiment une gueule de déterrée, dit-il en inspirant fortement. Ouf ! C'est quoi cette odeur ?

— Belle ambiance chez toi. Parfaite pour un souper en amoureux. Attention, j'ai l'impression qu'une des bougies va tomber. Celle juste derrière toi, là, sur l'étagère...

Hubert se retourne et Violaine sort le marteau du sac.



Le garçon frappe à la porte de la salle de bains.

— Daphné ? Tu es malade ?

Il entend la chasse puis l'eau du robinet coulant dans l'évier. Le chat miaule à ses pieds. Il gratte sur la porte.

— Ouvre, Daphné, le chat veut aller dans la litière.

— Un instant...

Elle ouvre et le chat se faufile entre ses jambes. Il ne va pas dans le coin de la salle de bains, où est sa litière, mais tourne autour de sa maîtresse, la renifle.

— Encore tes migraines ?

— Oui.

— Ça te fait toujours dégueuler comme ça ?

— Non, c'est la première fois. J'ai vraiment mal.

— Tu as pris une aspirine ?

— Ça ne sert à rien.

— Je peux faire quelque chose ? Une tisane, peut-être ?

— Oui. Merci.

Il lui donne un baiser sur le front et s'éclipse dans la cuisine. Daphné revient dans la chambre et s'allonge sur le lit. La douleur est encore plus intense lorsqu'elle est couchée, elle n'a pas le choix de se relever. Son copain rit dans la cuisine :

— Sans électricité, c'est pas évident de faire chauffer de l'eau ! Tu veux autre chose ?

— Non !

— Un verre de jus ?

Elle ne répond pas, hausser la voix lui est insupportable, comme si sa tête allait éclater. Elle prend la lampe de poche et va dans le salon, s'assoit à la chaise de travail. Ses peintures sont accrochées autour d'elle sur les murs. Paysages urbains, portraits d'amis et animaux. Le sujet de l'un des tableaux est la Tour. Son regard s'attarde sur

celui-là. Il y a quelque chose d'anormal, il est différent. Daphné s'en approche et braque la lampe sur l'illustration. Le rayon donne un aspect différent au tableau. Elle le voit sous un nouveau jour.

— Mon Dieu...

Elle recule, horrifiée.

— Alex...

Le chat surgit dans le salon. Daphné se précipite à la cuisine, affolée. En passant près du chat, elle met le pied dans quelque chose d'humide qui imbibe son bas. Elle se penche et sent. De l'urine. Elle traverse le couloir et entre dans la cuisine. La bougie sur la table et sa lampe éclairent le frigo, la cuisinière, les chaises. Alex est debout devant le comptoir, en train de verser du jus de pomme dans un verre. Le jus déborde du verre, se répand sur le comptoir et coule jusqu'au plancher.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Elle lui enlève le deux litres de jus. Il ne fait pas un geste. Sa main reste figée comme s'il tenait encore le contenant. Il fixe le verre sans cligner des yeux. Daphné court dans la chambre, s'habille et se chausse. Avant de partir, elle regarde dans le salon. Le chat n'a pas bougé, toujours couché dans son urine.

Dehors, sur le trottoir, elle déverrouille le cadenas de son vélo et l'enfourche. Elle pédale à vive allure et parcourt plusieurs quartiers en direction du sud de la ville, vers la Tour. En chemin, elle croise des voitures immobilisées au milieu des rues. Certaines se sont embouties et d'autres sont montées sur les trottoirs. Un autobus a foncé

dans un commerce et l'alarme sonne inutilement. Rares piétons immobiles, statues de cire.

Elle arrive à la Tour et laisse tomber son vélo sur le parterre. L'édifice est noir, immense, sans âme. Elle entre. Le gardien de sécurité dort ou est figé devant ses écrans éteints. Elle ouvre une porte rouge à sa droite et grimpe l'escalier de secours. Une génératrice doit fonctionner car des feux projetant une lumière écarlate et diffuse sont allumés à chaque palier. Elle se remémore le tableau. Quinzième étage. Elle commence à s'essouffler après en avoir monté huit et ralentit. Au dixième étage, sa migraine devient plus forte. Elle serre les dents et essuie une larme.

— Seigneur, aidez-moi.

En vue du quinzième étage, enfin. Une dizaine de marches encore.

— Salut Daphné.

Elle s'arrête, lève la tête. Quelqu'un est allongé un peu plus haut sur le palier. Elle la reconnaît.

— Toi ?

La blonde au corps élancé se redresse et descend l'escalier vers Daphné, lentement.

— J'étais venue m'occuper de l'autre, mais ce n'est plus nécessaire. Jette un coup d'œil par la fenêtre.

À proximité de la Tour, la lueur d'un incendie. Une fumée noire s'élève au-dessus.

— Murray n'a pas fait le bon choix, dit la blonde. Comme c'est triste...

Daphné la dévisage.

— Pourquoi alors es-tu restée ici à attendre ?

En même temps qu'elle prononce ces mots, Daphné comprend. Elle se retourne et dévale l'escalier. L'autre ne fait pas mine de la suivre. Puis, elle ressent une douleur sur la nuque, beaucoup plus intense que sa migraine. Le choc lui fait perdre l'équilibre. Elle tombe dans l'escalier, mais réussit à freiner sa chute en s'accrochant à la rampe. Impossible de se relever. Tout son corps la fait souffrir. La blonde descend les marches, la rejoint, s'accroupit et retire le poignard qui est fiché dans son cou. Elle flatte son menton ensanglanté.

— Brave bête.

Elle regarde avec curiosité les volutes d'étincelles rosâtres qui s'échappent de la blessure et entre les lèvres de Daphné, nettoie la lame avec un mouchoir, replace le poignard dans l'étui à sa ceinture, ouvre son cellulaire et appuie sur une touche. Le numéro de la Compagnie se compose automatiquement.

— Ici Violaine. C'est fait.

Elle redescend l'escalier. Les néons se rallument et l'on entend à nouveau le bruit de la climatisation, les voitures à l'extérieur de la Tour, quelques sirènes au loin et les cris des gens restés coincés dans l'ascenseur.

Bientôt, il fera jour.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER
Nikolski

Clint HUTZULAK
Point mort

Tom GILLING
Miles et Isabel ou La belle envolée

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka
(théâtre)

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Révision : Caroline Chabot
Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay

Éditions Alto
577, rue Lavigueur, # 2
Québec QC
G1R 1B7
info@editionsalto.com
www.editionsalto.com/catechese

